

La nuit de la Sainte Lucie

Roman de Daniel Déjardin

Protégées par copyright ©, l'œuvre présentée ici est consultable UNIQUEMENT pour une lecture personnelle dans un cadre privé.
Les droits d'édition, de reproduction et-ou d'adaptation sont à demander à l'auteur par l'intermédiaire de la page "Contact" du site : <http://www.contefleur.fr>

1. Jour de sortie.

Dans un hôpital de la région lyonnaise, un samedi treize décembre à huit heures du matin.

- *C'est un homme de soixante trois ans qui vient d'être transféré chez nous, docteur, voulez-vous voir son dossier ?*
- *Je le consulterai plus tard. Quelles sont vos observations personnelles, mademoiselle ?*
- *Rythme respiratoire élevé : quarante cycles, pouls accéléré : cent pulsations minute, beaucoup de fièvre, température trente-neuf cinq, importantes variations de tension...*
- *Comportement ?*
- *Il est inconscient depuis son admission.*
- *Réactivité ?*
- *Réflexologie positive mais...*
- *Mais quoi mademoiselle ?*
- *Et bien, c'est étrange, son état ressemble à un coma réactif : il n'ouvre pas les yeux, il semble ne pas entendre et en tout cas ne répond pas aux questions mais il présente des périodes de contractions musculaires générales et d'autres de total relâchement, d'atonie complète.*
- *Oui, je vois. Signes manifestes de souffrance organique. Placez-le sous perfusion de sérum glucosé plus "fortal". Vous noterez soigneusement toutes les réactions qu'il peut présenter.*
- *Bien docteur. J'ai observé aussi qu'il tousse souvent, une petite toux réflexe, sèche et sans force...*
- *Vous ajouterez de la codéïne et vous lui placerez un inhalateur d'oxygène.*
- *C'est noté.*
- *On ne peut pas le laisser dans cette salle des admissions. Vous transporterez son lit dans une chambre individuelle dès que possible. Je veux un rapport à chaque évolution de son état.*

L'autorail est encore à quai.

Essoufflé par sa course, Frédéric monte dans l'automoteur rouge et jaune qui vibre au ralenti du puissant moteur diesel. Au passage, sa vieille valise en carton bouilli cogne la marche : bah, un choc de plus ou de moins... Un coup d'œil circulaire dans le wagon lui confirme que la rame est pleine. Il va devoir faire le voyage debout, une fois de plus ! Bon, il a l'habitude...

Une quinte de toux le secoue. Par politesse il sort un mouchoir de sa poche et le place devant sa bouche.

Il n'a pas encore totalement récupéré de son petit accident pulmonaire du mois d'octobre et l'effort qu'il vient de fournir réveille une douleur au fond de sa poitrine.

S'il était parti plus tôt de l'Ecole Normale, il n'aurait pas eu besoin de courir, c'est de sa faute... Le médecin lui a pourtant bien dit d'éviter les efforts pendant un certain temps.

Un certain temps... un certain temps... qu'est-ce que ça dire ? Il y a un mois et demi de cela ! Il devrait être guéri maintenant...

Frédéric se secoue moralement et chasse la sourde inquiétude qui vient de s'emparer insidieusement de son esprit : non, ce doit être à cause de la course qu'il tousse, et surtout à cause de ce maudit brouillard qui ne s'est pas levé depuis trois jours.

Dix sept heures à peine et il fait nuit ! Dans une huitaine de jours, l'hiver sera officiellement là mais le thermomètre n'a pas attendu.

Les pavés du quai condensent l'humidité ambiante et reflètent les lumières jaunâtres de la gare de Laon.

Un employé de la SNCF en uniforme bleu marine vérifie la bonne fermeture des portières puis agite le côté blanc de son bâton de chef de gare à l'intention du mécanicien.

Le son du diesel change, prend une tonalité presque musicale. Avec une petite secousse, l'autorail commence à rouler dans le froid de la nuit picarde.

Frédéric s'adosse contre la cloison à côté de la porte de l'automotrice. Il a renoncé à s'asseoir sur sa valise depuis qu'il sait qu'elle ne supporte plus son poids ; il n'a plus envie de faire sourire les autres voyageurs à ses dépens !

« Présente-toi le bleu ! » hurlaient les anciens, au cours des débiles soirées de bizutage, lors de son entrée à l'École Normale. Mais il n'est plus un bleu maintenant : trois ans se sont écoulés depuis son entrée à l'École.

Il est en quatrième année, c'est celle de la formation professionnelle, celle où l'on dit adieu à son adolescence, celle où l'on envisage sa vie d'homme.

Frédéric songe sérieusement à son avenir...

Il déteste perdre son temps quand il voyage alors, oubliant les à-coups transmis par les aiguillages du chemin de fer et les bruyantes conversations des ouvriers rentrant de leur travail, mentalement, il organise son week-end.

Comme tous ceux de sa promotion il va devoir, dans quelques semaines, présenter un mémoire, une monographie... Une "thèse" comme disent pompeusement certains de ses copains.

Les professeurs ont prévenu : "à moins de quinze pages, on ne considérera pas votre travail comme sérieux ! Et n'oubliez pas que la note que vous obtiendrez comptera dans votre examen du CFEN ." Frédéric n'aime pas laisser traîner les choses, déteste être bousculé, être pris par le temps, alors il décide de s'y mettre dès maintenant. Il a son sujet ; dès le lendemain matin il ira à la bibliothèque municipale accumuler un maximum de documentation.

Ce qu'il y a de pénible quand on voyage debout, ce sont les coups de freins qui vous déséquilibrent et vous sortent de vos pensées. Vers l'avant de la micheline, deux personnes se lèvent, saisissent leurs bagages. Ils descendent probablement à la prochaine gare.

Bien la peine de mobiliser deux places assises pour à peine dix minutes de voyage ! Ils titubent eux-aussi. C'est étrange à quel point il est

difficile de marcher dans un train en marche. Frédéric les laisse passer avant de s'engager à rebours vers les places maintenant inoccupées.

- La chambre 613 est libre, on va le transporter. Tiens la porte, Marie, tu veux... Bon, allons-y... doucement, ne la lâche pas ! Fais attention bon sang, tu cognes le lit.

- Tu sais Michèle, il est complètement dans le cirage, il ne peut rien sentir.

- D'abord on ne sait pas vraiment ce qu'on peut sentir ou ressentir quand on est dans le coma, et deuxièmement... ce n'est pas une raison !

Deux personnes occupent les sièges contre la vitre : une jeune fille aux cheveux et aux yeux clairs est en train de chuchoter à l'oreille d'une brunette au visage mutin qui lui fait face.

Au moment où il pose son bagage sur la demi-banquette à côté de la blonde, un dernier coup de frein immobilise brutalement le convoi.

Déséquilibré, Frédéric cogne la banquette avec ses genoux mais réussit adroitement à se rattraper au dossier.

Les deux filles le regardent et pouffent avant de chuchoter de plus belle...

- Dis Michèle, tu ne trouves pas qu'il est encore beau pour un homme de son âge ? Il a dû être sportif...

- Il est bien maigre.

- C'est normal dans son cas mais regarde comme il est large d'épaules.

- Écoute Marie, ce n'est pas le moment !

- C'est toujours le moment de penser aux hommes. Hi hi !

- Ça te fait rire ?

- Pourquoi non ? Tu crois qu'il peut nous entendre ?

- C'est très improbable, mais je viens de te le dire : on n'en sait rien !

- Vous m'entendez monsieur ? Ça va ? Vous avez mal ? Ici, vous allez être bien soigné vous verrez...

- Tu te fatigues pour rien, il ne peut pas t'entendre !

- Oh, tu sais, chez moi, je parle à mon chat, aux meubles, à mes plantes quand je les soigne. C'est pour ça qu'elles sont si belles et pourtant elles ne me comprennent pas.

Frédéric hausse les épaules et s'assied sans rien dire dans le sens de la marche à côté de la blonde. Il défait soigneusement la sangle palliant la faiblesse des serrures de sa valise, sort son "code soleil", referme le couvercle et remet tout aussi soigneusement la courroie.

« Pourquoi rient-elles ces idiotes ? Ce sont bien des filles ! »

Il décide de les ignorer, ouvre le livre et cherche la page cornée de sa dernière lecture.

- C'était quoi cette gare ? demande la blonde.

- Je n'en sais rien, répond sa voisine.

- Crépy-Couvron, dit-il sans lever les yeux de son manuel professionnel. Pourquoi a-t-il dit cela ? Ce n'est pas à lui qu'elle s'adressait. Il aurait mieux fait de se taire.

- Ah bon, merci, reprend la blonde qui pouffe derechef.
De quoi se moquent-elles ? De qui plutôt... C'est énervant cette impression d'être la risée des autres sans en comprendre le pourquoi. Surtout quand on est un garçon fier et que ce sont des filles qui rient. Frédéric décide de réagir :

- C'est moi qui vous amuse ?

La blonde met une main devant sa bouche tandis que la petite brune pince les lèvres pour contenir son hilarité. Il les dévisage un peu plus attentivement : la figure de l'une est rouge de gaieté et de confusion tandis que les yeux noisette de l'autre pétillent de malice.

- On se connaît ?

Les filles se regardent à nouveau et rient de plus belle. Que faire ? Il lève les yeux au plafond, secoue lentement la tête avec un air de commisération et replonge dans son livre, bien décidé cette fois à ignorer ces bécassines impertinentes et impolies.

Les filles se sont calmées ; maintenant, elles discutent à voix basse. Absorbé par sa lecture, il occulte leur présence. Frédéric possède la rare faculté de pouvoir se concentrer totalement sur son travail, il sait s'abstraire complètement, quel que soit l'environnement.

Fourdrain, Versigny, La Fère, Beautor : l'autorail omnibus de Laon à Saint-Quentin dessert toutes les gares. Frédéric connaît par cœur cette portion de ligne qu'il emprunte régulièrement depuis plus de trois ans. Au premier coup de frein avant la gare de Tergnier, il glisse le livre sous la courroie de sa valise et, sans un regard pour ses écervelées de voisines, contrôlant soigneusement sa marche, il se dirige vers les portes de l'autorail.

Un quart d'heure d'attente sur le quai gravillonné de la gare de transit ! Frédéric bat de la semelle : son vieil imperméable de gabardine le protège insuffisamment de l'humidité pénétrante. « Pourvu que je ne reprenne pas froid ! » se dit-il.

Une semaine au lit fin octobre, avec consultation du médecin, radiologue et toute la panoplie de médicaments à cause d'un refroidissement qui s'est porté sur la poitrine, ça suffit ! De surcroît cette satanée maladie lui a fait manquer le début du premier stage pédagogique en établissement... Et bien sûr ses copains ont choisi les meilleurs postes et lui ont laissé l'école d'application la plus éloignée !

- Il a les mains et les pieds glacés ! Marie, va vite chercher une autre couverture.

- Le pauvre ! Je file à la réserve.

Frédéric remonte son col et scrute la nuit vers l'est, tente de distinguer les lanternes avant de l'express Jeumont-Paris. Rien encore. Un sifflet de locomotive troue la nuit, venant de l'opposé. Un train rapide passe sans s'arrêter le giflant d'air et de vapeur.

Soudain Frédéric sursaute : à trois pas de lui, attendant le même train, sa voisine de l'autorail... Cheveux bruns coupés courts, la taille bien prise

dans un imper ciré qui accroche la lumière des rares réverbères, elle le regarde avec un air intéressé. Ses yeux noisette pétillent mais toute trace de moquerie a disparu.

- J'ai déjà vu ces yeux-là quelque part ! Tu ne ris plus, tu ne te moques plus de moi maintenant ?

- Non, je ne ris plus et on ne se moquait pas de toi !

- Ta copine t'a abandonnée ?

- Elle ne prend pas ce train-là.

- Tu vas où ?

- Je suis de Chauny.

- Je ne te connaissais pas, tu y habites depuis longtemps ?

- Oui, mais seulement pendant les vacances, le reste de l'année je suis interne à Laon.

- Moi aussi je suis interne à Laon, à l'École Normale.

- Je sais.

- Comment ça tu sais ?

- Je te vois quelquefois sur le petit stade en face de ton école quand tu t'entraînes avec tes copains. La promenade du lycée de filles passe souvent par là.

- C'est parce que tu m'as déjà aperçu sur le stade que tu riais ?

- Un peu, pas seulement.

- Quoi d'autre ?

- Avec les copines, quand on passe, on s'amuse à donner des surnoms aux gars qui s'entraînent. Alors quand elle t'a vu tout à l'heure, Marie-Françoise m'a dit : "tiens, c'est... c'est machin !" Tu vois, ce n'était pas bien méchant.

- Tout dépend du synonyme de... machin. Ah, voici notre train !

Au passage de la locomotive, le sol tremble, un nuage de vapeur à nouveau les enveloppe, aussitôt dissipé par le vent du convoi.

- C'est bon, il y a de la place. Viens. Asseyons-nous là près de la grande vitre. Comment tu t'appelles ? Tu es dans quelle classe ?

- Je m'appelle Marie-Michèle, je suis en première moderne.

- Le bac première partie fin juin alors ? Tu as quel âge ?

- J'ai seize ans... Enfin presque !

- Tu n'es pas en retard dis donc ! Moi c'est Frédéric. Alors, "machin", c'est quoi ?

- Non, je ne veux pas te le dire, pas maintenant ! Plus tard... peut-être...

- Parce que c'est blessant, dévalorisant ?

- Non, pas du tout.

- Ridicule ?

- Non plus, je ne crois pas.

- Honteux ?

- Mais non, qu'est-ce que tu vas chercher ! C'est juste des bêtises de filles.

- Alors je ne le saurai pas ?

- Si, mais pas aujourd'hui.

- Attends, tu veux dire que tu penses qu'on va se revoir ?

- Je l'espère...

- Ah... Et tu imagines ça comment ?

- Écoute, mes parents sont invités ce soir à la salle des fêtes, au bal des Œuvres Laïques. J'ai le droit d'y aller avec eux mais je ne connais personne. Si tu viens et... si tu le veux, on pourra danser ensemble. J'adore danser ! Cela te tente ? Cela me ferait très plaisir.

- J'avais l'intention de travailler ce soir.

Il observe intérieurement qu'il vient d'employer l'imparfait, mais elle n'a pas remarqué, le demi-sourire un peu ironique qui flottait sur ses lèvres s'efface complètement, remplacé par une petite moue déçue.

- Alors tu ne veux pas ?

- Je ne sais pas, il faut que je m'organise.

L'express de Paris longe maintenant les rougeoyantes usines de laminage et de tréfilerie précédant l'arrivée en gare de Chauny.

- On arrive ! Tu habites où ?

- Dans la Chaussée, après le pont du chemin de fer.

- Je connais. Tu veux que je te raccompagne ?

- J'aimerais bien mais non, on vient me chercher. A ce soir ?

...Frédéric ?...

- Je ne sais pas. Peut-être...

Dans la salle des pas perdus de la gare qui sent la sueur et le tabac froid, il pose sa valise au sol et regarde la mince silhouette prendre de l'avance. Que de légèreté dans cette démarche ! Les plis de son ciré accrochent encore la pâle lumière des lampes à incandescence. Elle se retourne à demi. Il croit discerner un sourire sur le visage juvénile. Elle passe la lourde porte grinçante qui se referme automatiquement derrière elle.

Frédéric sort un paquet de gauloises de la poche de son imperméable. La fumée de l'âcre tabac brun le fait à nouveau tousser. Avec une grimace il éteint la cigarette sur la semelle de sa chaussure, la remet dans le paquet. « Il faut que je m'abstienne encore quelque temps »

Quand à son tour il arrive sur la place de la gare, il a le temps de la voir monter à l'arrière d'une quatre-chevaux Renault grise qui démarre dans un nuage de fumée bleue. Il tousse à nouveau et cela l'énerve. Il a envie d'être guéri... totalement. Mais il oublie aussitôt ce souci médical et sa pensée, comme aimantée retourne vers la fille.

"Marie-Michèle... elle est bien mignonne cette petite... bien jeune aussi..."

Au fond de lui-même la question ne se pose déjà plus, il le sait. Il a envie d'aller à ce bal.

2. Un beau soir de Décembre.

Sur le chemin de la maison de ses parents, Frédéric ne sent plus la froidure humide du temps ni le petit vent aigrelet qui vient de se lever. Il ne voit pas la triste enfilade des maisons de briques rouges ni la grisaille caillouteuse du ballast du chemin de fer qui borde la rue. Il entend à peine le coup de sifflet avertisseur d'un train rapide qui traverse la gare à pleine vitesse, ne perçoit pas l'odeur acide des fumées d'usines, mêlée à la senteur nauséuse de l'eau croupie des caniveaux. Il sait qu'il ne pense à rien car les mots en lui ne se forment pas et pourtant il est incapable de libérer son esprit. Tous sens annihilés, il avance machinalement dans un monde sans attrait, son subconscient connaît le chemin.

Au moment de pénétrer dans le dédale des venelles qui desservent l'arrière des logements de la cité ouvrière, il reprend conscience, s'étonne de se trouver là. Il secoue la tête pour se replonger dans la réalité, se compose un visage avant d'entrer dans la petite cour donnant dans la ruelle.

En deux enjambées il monte les quatre marches de pierre. Une bouffée de chaleur et d'odeurs l'assaille quand, souriant, il ouvre la porte donnant directement dans cuisine. Sa mère s'affaire à l'évier et son père lit le journal. La cuisinière à charbon est allumée. Un pot-au-feu mijote à l'écart du foyer principal, mêlant ses effluves appétissants aux émanations oppressantes de la combustion de l'antracite.

- *Qu'est-ce que tu fais, Michèle ?*

- *Il a du mal à respirer, comme s'il était oppressé : j'augmente le débit de l'arrivée d'oxygène. Regarde bien comment on fait, Marie...*

- Ah, Frédéric, c'est toi ! Tu en as mis un temps pour arriver ! Ton train est passé depuis plus d'un quart d'heure.

- Bonjour maman. Oui, j'ai un peu discuté avec un copain à la gare. Bonjour papa.

Pourquoi est-ce qu'il ne dit pas tout simplement la vérité ? Il ne se sent pourtant coupable de rien...

Il pose sa valise, distribue à chacun les quatre bises réglementaires de proches qui ne se sont pas vus depuis longtemps, tombe son imperméable et son blouson.

- Tu as bien travaillé pendant ces quinze jours ?

- Comme d'habitude.

- Ça va alors...

- Oui, ça va bien. Ce qu'on fait cette année est très intéressant. On a des cours de pédagogie, de psychologie de l'enfant, d'agronomie et même de secrétariat de mairie.

- C'est très bien tout ça. Ça devrait te servir dans ton futur métier.

- Tiens, à propos de métier, je sors ce soir.

- Ah... Où veux-tu aller ?

- Au bal des Œuvres Laïques.

- Tu veux aller au bal ! Avec qui ?

- Personne en particulier.

Pourquoi est-ce qu'il ment à nouveau ? Il n'a pas envie de parler ; c'est cela, pas maintenant. En réalité il a peur de laisser échapper un mot qui déclencherait l'inévitable inquisition. Il a envie d'être seul et de réfléchir, de s'analyser tranquillement mais, après quinze jours d'absence, ses parents ne comprendraient pas. Il faut qu'il trouve un argument convaincant.

- Il y aura beaucoup d'enseignants à ce bal, cela peut être intéressant pour moi, je pourrai me renseigner sur les postes vacants à la rentrée de l'an prochain.

- Peut-être... Oui... Qu'est-ce que tu en penses Fernand ?

- Laisse-le y aller va, c'est de son âge maintenant.

- On peut manger tôt ?

- Tu n'as qu'à mettre la table, c'est prêt.

- Tu ne manges pas beaucoup, tu n'as pas faim ? Tu n'aimes plus ma cuisine ?

- Si, si, c'est très bon mais simplement, à l'E.N ce midi, on nous a servi des frites et j'en ai repris, alors...

- Ce n'est peut-être pas bien prudent de sortir le soir après ce que tu as eu.

Qu'est-ce que tu en penses Fernand ?

- Écoute Pauline, c'est à lui de sentir s'il peut ou pas.

- Tu as encore une petite mine, tu es sûr que tu n'as plus mal au poumon ?

- Je n'ai plus mal du tout, rassurez-vous.

- Fernand, tu crois vraiment qu'il peut sortir ?

- Il a dix-neuf ans, il sait ce qu'il doit faire !

- Bon, il faut que je me prépare. Je dois me raser. Tu as besoin de l'évier tout de suite ?

Il n'y a pas de salle de bains ni même de lavabo dans les logements de la cité ouvrière. C'est un luxe encore réservé aux bourgeois. L'évier est le seul point d'eau de la maison.

- J'ai la vaisselle à faire, Frédéric. Pourquoi veux-tu te raser le soir ?

- Il faut que je sois bien présentable, tu comprends...

- A mon avis tu es très bien comme ça.

- Oui peut-être, mais je préfère.

- Bon, vas-y, pousse les assiettes sur le côté.

- Tiens, il n'y a plus de dentifrice ? J'ai laissé mon tube à l'E.N. Comment je vais faire... flûte alors !

- Ne sois pas grossier ! Tu n'as qu'à mettre un peu de bicarbonate de soude sur ta brosse, ça marche aussi bien que le meilleur dentifrice, demande à ton père !

- C'est vrai papa ?

- Oui, c'est vrai, répond son père avec son bon sourire ébréché.

- Mon costume est dans la chambre du haut ?

- Dans la grande armoire.

- Ma belle chemise et ma cravate du dimanche aussi ?

- Tout est là-haut. Je vais chercher ce qu'il te faut sinon tu vas encore tout me retourner.

- Merci maman.

- Tu rentres à quelle heure ?

- Je n'en sais rien, mais je vais prendre une clé. Je ne ferai pas de bruit.

- Pas trop tard hein ! Tu es encore fatigué.

- Oui oui, sois tranquille !

- Et tu mettras ton cache-col ! As-tu encore assez d'argent ?

- Je n'ai presque rien dépensé ces quinze jours, il me reste encore sept cents francs , c'est plus qu'il m'en faut.

Le poids qui comprimait la poitrine de Frédéric s'évacue ; tous les obstacles sont levés. Il respire presque librement maintenant.

Il est neuf heures et demi du soir quand il sort de la maison. L'air froid de la nuit provoque en lui un nouveau besoin de tousser mais il se retient : sa mère est probablement encore derrière la porte. Sa mère qui s'inquiète toujours... Pas facile de réussir à faire ce qu'on veut sans causer de la peine à ses parents. Jamais il n'a osé, ni seulement voulu les affronter. Ils sont parfois trop présents, surtout sa mère, mais si gentils avec lui.

Il sait très bien qu'avant la fin du mois il n'y a plus d'argent dans le porte-monnaie des commissions : la paie d'un ouvrier de la SNCF ne permet aucun écart de budget et pourtant il n'a jamais manqué d'argent de poche. Mais c'est vrai qu'il se sent obligé de tout justifier, de toujours demander sinon des autorisations du moins des consentements.

Frédéric n'a pas l'habitude d'aller au bal mais il n'est pas inquiet, il sait danser. Enfin un peu... Suffisamment en tout cas pour être ni potiche ni ridicule sur la piste : chaque année l'école organise un thé-dansant, alors...

Il n'a pas peur des filles non plus, même si, depuis deux ans, depuis une première amourette qui a tourné court, il n'a plus voulu avoir de petite amie attirée. En fait, Frédéric n'aime pas les aventures sans lendemain et ne court pas les bals en quête de bonne fortune, comme le font quelques copains de promotion. Il préfère se réserver pour celle qui sera la femme de sa vie.

La plupart du temps, il préfère étudier, lire ou faire du sport.

Pourquoi donc a-t-il accepté cette invite d'une gamine effrontée ? Est-ce pour elle ou bien plutôt pour échapper quelque peu à l'atmosphère étouffante de la maison ?

Comment s'appelle-t-elle déjà cette petite écervelée ? Ah oui ! Marie-Michèle...

Marie-Michèle mince et souple dans les reflets brillants de son imperméable ciré, avec ses jolies jambes aux mollets bien galbés laissant deviner les muscles. Tiens, il a remarqué ses jambes ! Ce n'était même pas volontaire.

Il essaie mentalement de reconstituer son visage mais à part les cheveux, courts, sombres, coiffés un peu à la garçonne : impossible... Est-elle jolie seulement ?

Elle n'a ni la mollesse ni la langueur atone de beaucoup de filles de cet âge, ça c'est certain, il ne supporte pas, il ne l'aurait même pas écoutée. Pas d'acné sur la figure non plus : les boutons sur le visage d'une fille, il remarque tout de suite et ça le dégoûte. Vive, piquante, l'air spirituel, féminine sans être femelle, tout cela il l'a enregistré, passivement d'ailleurs car il n'avait vraiment aucune intention à son sujet, c'est plutôt elle qui...

Les lumières de la salle des fêtes débordent sur le trottoir. Frédéric entre dans le grand hall illuminé, se dirige vers le vestiaire, pose sa gabardine et son foulard sur le comptoir en échange d'une contremarque de carton.

Près de l'entrée, assise derrière une table encombrée d'une boîte en fer blanc servant de caisse, de plusieurs carnets de tickets et d'un plan de salle, une dame entre deux âges multiplie les sourires de circonstance.

- Jeune homme ?
- Une entrée s'il vous plaît.
- Voilà, c'est deux cent cinquante francs. Vous avez une table ?
- Euh, non...
- Vous avez eu raison de venir tôt, il m'en reste quelques-unes. Près de l'orchestre ?
- Non s'il vous plaît, je...
- Ah ! Tenez, j'en ai une bien placée, là, au milieu, contre le mur. D'autorité, la dame coche un petit rectangle sur son plan. C'est deux cent cinquante francs aussi !

Il peste intérieurement contre sa timidité. Il suffit que quelqu'un lui parle d'un air assuré pour qu'il ne sache pas dire non. Il n'avait pas du tout l'intention de louer une table, mais ne se sent pas l'énergie d'aller contre le fait accompli, alors il paye.

Quelle idée il a eu de venir à ce bal ! Maintenant, pour peu qu'il offre une consommation, son budget du mois sera épuisé. Bah ! Il n'achètera pas de cigarettes pendant quinze jours et ne s'en portera que mieux. Il ne va pas gâcher sa soirée maintenant, ce qui est fait est fait.

Il pénètre dans la salle des fêtes bruyante des conversations, des cliquetis de la verrerie du bar, des sons discordants des instruments qu'essaient les musiciens. Frédéric balaie du regard l'assistance encore clairsemée : quelques visages lui sont familiers, d'anciens camarades d'école primaire probablement, perdus de vue depuis trop longtemps pour qu'ils aient encore des préoccupations communes.

Il jette un œil sur son carton de réservation : numéro treize. Avoir la table numéro treize le jour de la sainte Lucie, c'est sûrement un signe...

3. Le bal des Œuvres Laïques.

La dame des billets a dit vrai : la table est bien placée.

A mi-distance de l'orchestre et de l'entrée, elle permet d'avoir une vue globale sur la salle sans être assourdi par les cuivres de la musique ni gêné par les évolutions des danseurs.

Assis sur la banquette de velours rouge qui équipe un côté de la table, dos contre le mur, il regarde les évolutions des quelques couples qui, sûrs de leur technique et objets de tous les regards, ont osé se lancer les premiers sur la piste. Il est dix heures du soir, elle n'est pas là.

Viendra-t-elle seulement ? Elle s'est peut-être vantée, elle est bien jeune pour participer à un bal de nuit. Ses parents sont invités a-t-elle dit, mais ils n'auront peut-être pas eu la possibilité ou l'envie de venir. Il aura perdu sa soirée et son argent...

Il regarde à nouveau la salle de bal. Des jeunes filles, il y en a. Faute de cavalier, certaines dansent entre elles. Évidemment, ce ne sont pas les plus jolies ! Il n'a pas bien envie d'aller inviter une inconnue. Cela se fait pourtant, c'est même un bon moyen de lier connaissance, de sympathiser et plus, pourquoi pas... Mais non, décidément non. Pas tout de suite en tout cas.

Après les premiers morceaux de musique, vifs, dynamiques, entraînants, destinés à donner le ton de la soirée, l'ambiance lumineuse baisse, la musique se fait plus douce, langoureuse, intime. La piste est rapidement remplie de couples enlacés. Une boule à facettes réfléchissantes envoie des taches colorées sur les murs de la salle pendant que deux projecteurs, placés de chaque côté de la scène, diffusent une lumière violette qui fait ressortir les parties blanches des vêtements des musiciens et des danseurs. L'effet est magique, la scène est irréelle. La danse dure longtemps car, dès que la musique cesse, des applaudissements réclament une prolongation.

Quand la lumière se rétablit, Frédéric regarde une fois de plus vers la porte dans l'espoir de plus en plus ténu de la voir arriver.

Des valse succèdent à la série de slows. La piste est plus clairsemée maintenant, beaucoup de danseurs ont regagné leurs places et se rafraîchissent.

Soudain son cœur manque un battement puis se met à taper plus vite, plus fort. A cinq travées de table de l'endroit où il se trouve, plus près de l'entrée, trois personnes viennent de s'installer, un couple d'une quarantaine d'années accompagne une jeune fille vêtue d'une jupe rouge et d'un corsage blanc. Elle lui tourne le dos mais déjà il sait : elle n'a pas menti, elle est venue, elle est là, c'est Marie-Michèle.

Frédéric laisse passer quelques mesures du tango qui a succédé à la série de valse avant de se diriger vers la piste puis vers les nouveaux arrivants. Un soudain accès de timidité l'empêche d'aller plus loin. Il s'arrête au bord de la première des trois rangées de tables et regarde la jeune fille avec intensité. Elle réalise soudain sa présence et a comme une sorte de commotion. Elle se lève vivement, dit un mot au couple qui l'accompagne et vient vers lui avec un sourire ravi.

Elle a des sourcils arqués qui donnent un air étonné à ses yeux noisette, ses pommettes haut placées lui confèrent une petite touche d'exotisme, son nez

est très légèrement aquilin, sa bouche expressive est avivée du même rouge que sa jupe, tout en elle est harmonieux. L'image se grave dans sa mémoire. Il vit ce moment fugace et récurrent qui conditionne toute une vie.

- Bonsoir Frédéric !

- Bonsoir Marie-Michèle.

Elle est d'une légèreté incroyable, devine toutes les évolutions qu'il lui demande. Assez piètre danseur, il se sent presque bon avec elle.

- Ainsi tu as pu venir, je suis si contente...

- Ne te voyant pas arriver, j'allais me décider à partir, tu sais.

- Mes parents ont traîné pour le repas, pour la vaisselle, pour s'habiller, je bouillais littéralement. Il y a longtemps que tu es là ?

- J'étais dans les premiers.

- Tu n'as pas dansé ?

- Non, je n'en avais pas envie.

- Et maintenant ?

- Maintenant... ça me plaît bien, et toi ?

- Moi, j'adore danser. Je pourrais danser toute la nuit.

- On sent tout de suite que tu aimes.

Il ne regrette plus rien, ni son travail qui attendra, ni l'argent qui va probablement lui manquer, ni les petits mensonges à ses parents. Il évolue dans un état proche du dédoublement onirique dans lequel tout ce qu'on entreprend réussit et où rien de désagréable ne peut arriver.

Pourtant sur la piste en parquet, les couples manœuvrent de plus en plus difficilement et les contacts entre les danseurs se multiplient. Il essaie de protéger sa cavalière de son mieux mais ne peut lui éviter le coup d'épaule d'un danseur exubérant en démonstration de tango qui la déséquilibre. Il la maintient d'un bras ferme, hésite à interpeller le rustre qui ne s'excuse pas, y renonce pour ne pas provoquer de bagarre. Il n'est pas venu pour cela.

- Tu as vu ce paysan en représentation ? Heureusement que tu es costaud dis donc !

- Plus encore que tu ne crois...

Frédéric serre la jeune fille contre lui, la soulève totalement de quelques centimètres et continue la danse.

- Arrête, tu m'étouffes, je te crois, je te crois.

- Restes-tu jusqu'à la fin du bal ?

- A quelle heure finit-il ?

- Vers deux heures du matin, je pense.

- Tu es fou ! Mes parents ont parlé de minuit, pas plus.

- Ah... Alors je te retiens pour la prochaine danse, si ce n'est pas une valse bien sûr, d'accord ?

- Toutes les danses de la soirée si tu veux.

- Tu crois que tu pourrais venir à ma table ?

- Tu m'invites ?

- Ça me ferait très plaisir.

- Il faut que je demande.

- Essaies d'être persuasive !

Frédéric est retourné s'asseoir à la table treize mais ne perd pas de vue celle de sa nouvelle amie, essaie de suivre de loin la discussion. Une onde d'anxiété

l'effleure quand il voit les parents de Marie-Michèle se lever et la jeune fille jeter un gilet blanc sur ses épaules. Il a l'impression que son cœur se vide de son sang. « Ils ne veulent pas... je l'ai serrée trop fort pendant la danse et ils ont tout vu, ils ne sont pas contents et ils s'en vont... »

Mais Marie-Michèle revient vers lui, un sourire radieux éclaire son visage :

- Mes parents sont d'accord. Ils acceptent même de prolonger jusqu'à minuit et demi. Je ne sais pas ce que tu leur as fait pour qu'ils disent oui comme ça, sans restriction, ce n'est pas leur habitude !

- Rien du tout, je ne les connais pas et eux non plus.

- Détrompe-toi. Ma mère te connaît.

- Impossible, je ne l'ai jamais vue.

- Tu n'as pas été malade il y a un peu plus d'un mois ?

- Comment sais-tu cela ? Quel rapport ?

- Je sais beaucoup de choses !

- Allez, explique !

- Tu es allé passer des radios n'est-ce pas ?

- Oui, alors ?

- Ma mère est assistante médicale chez le radiologue et elle m'a dit : "tiens, j'ai vu Gon... heu ton copain normalien au cabinet mais ce qu'il a n'est pas grave." Tu vois comme c'est simple !

- Comment pouvait-elle savoir qui j'étais et que tu me connaissais ?

- Je t'avais vaguement montré de loin une fois et elle s'est souvenue. Allez, viens danser.

Elle se lève, le tire par la main, l'entraîne au milieu de la piste, impose sa jeune volonté. Elle se colle à lui, écrase sa poitrine menue contre lui, ses jambes se collent aux siennes et il se laisse faire, ravi.

Ils dansent, au hasard de la musique et des espaces, passent sans le rechercher ni l'éviter non loin des parents de Marie-Michèle : rien dans l'attitude de ceux-ci ne suggère la réprobation.

Marie-Michèle est tour à tour tendre, vive, douce, enjouée, visiblement heureuse.

Sa fragilité n'est en fait qu'une apparence, elle déborde d'énergie et de dynamisme. Alors il oublie les soucis qu'il s'impose quotidiennement par son naturel trop sérieux. Il danse sans arrêt, s'initie aux nouveautés comme le rock and roll, le cha cha cha Il essaie même de tenter une valse maladroite. Le monde vient de changer, il vient de changer de monde.

Sur la banquette où ils sont revenus s'asseoir et récupérer, Frédéric ne se permet pas le moindre geste déplacé à l'égard de Marie-Michèle. Les mots sortent de sa bouche sans calcul, sans même qu'il l'ait décidé, lui qui d'habitude mesure soigneusement ses paroles.

- Tu sais, ce soir, pour la première fois depuis longtemps, je me sens bien, je suis heureux.

Elle tourne la tête, le regarde franchement dans les yeux. L'étincelle de malice qui les fait briller a disparu. Sa voix a changé et c'est d'un ton presque grave qu'elle murmure :

- Tu es sincère ? Ce n'est pas du baratin au moins ?

- Tu sais, ou peut-être ne sais-tu pas encore, ce que j'apprécie le plus chez les gens, c'est la franchise. Quand je dis quelque chose, je le pense. Non, ce n'est

pas du baratin comme tu dis.

Leurs lèvres se touchent sans qu'il l'ait prémédité, parce qu'elle s'est penchée vers lui pour mieux écouter sa réponse, parce qu'une pulsion irrésistible s'empare de lui. Il sent l'abandon de l'enfant et de la femme dans la fraîcheur de ce baiser spontané. La tête de la jeune fille se niche contre son épaule. Il a conscience au plus haut point que l'instant qui vient de s'écouler est le plus important de sa vie.

- Tu ne veux plus valser ?

- J'aime beaucoup le rythme de la valse, j'apprécie de voir les gens qui la dansent bien, mais tu as pu te rendre compte que ce n'est pas mon point fort.

- Ça ne fait rien, je suis bien avec toi, même sans danser.

- Tu te rappelles ce que tu m'as dit tout à l'heure ? Tu m'as dit : " pas aujourd'hui !"

- Tout à l'heure ? A quel propos ?

- A propos de... "machin".

- Oh non ! Tu penses encore à ces bêtises !

- J'aime bien savoir.

- Tu ne te fâcheras pas ?

- Promis !

- Et bien, avec les copines du lycée et en particulier avec Marie-Françoise...

- La blonde ?

- Oui, on s'amuse à donner des surnoms à tous les gars qu'on remarque. Par exemple, ton copain, celui qui s'entraîne à la course sur le stade avec toi, c'est Gédéon.

- Il va être content quand je lui dirai.

- Non, s'il te plaît, Marie-Françoise est amoureuse de lui.

- Ah bon ! Et moi ?

- Tu me jures de ne pas te mettre en colère ?

- Promis.

- Toi, c'est Gonzague.

- Pourquoi ce sobriquet ?

- Comme ça, sans raison, parce que ça nous passait par la tête.

Une expression à la fois mutine et inquiète apparaît sur le visage de la jeune fille pendant que ses pommettes rosissent.

- Tu n'es pas fâché ?

- Je ne te cache pas que je préfère mon nom.

- Frédéric, j'aime beaucoup. Que fais-tu demain, on peut se voir ?

- J'ai du travail, il faut que j'aille à la bibliothèque.

- Je peux venir avec toi ?

- Ça me ferait plaisir, mais tu vas peut-être t'ennuyer.

- Sûrement pas, j'adore la lecture.

- Je passerai à dix heures devant l'église Notre-Dame.

- Oh ! J'aperçois mes parents qui s'agitent, retournons vite danser.

- *Avez-vous trouvé une chambre pour notre client, mademoiselle ?*

- *Je l'ai placé dans la chambre treize au sixième.*

- *Son état ?*

- *Il est toujours inconscient mais la fièvre est un peu tombée. Il ne tousse*

presque plus.

- La codéïne !

- Un signe encourageant : il bouge faiblement la tête de temps en temps. Ce n'est plus simplement un coma réactif Je trouve que son visage est moins crispé, plus détendu, il a l'air de moins souffrir.

- Le fortal !

- A l'observer de près, on dirait qu'il exprime des émotions, j'ai même cru un instant qu'il souriait mais c'était si fugace que c'est peut-être mon imagination.

- Contentons-nous de faits objectifs mademoiselle. Les mouvements que vous avez observés constituent cependant un élément positif encourageant.

Continuons le traitement avec les mêmes dosages.

4. Un lendemain qui chante.

Frédéric se réveille naturellement à sept heures tant est forte l'habitude prise à l'internat. Il s'étire de bien être dans la tiédeur du lit de la chambre sans chauffage.

Sa pensée se fixe immédiatement sur Marie-Michèle. Cette fois, il n'a pas besoin de recomposer son image, elle s'impose à lui d'emblée. Le visage mobile et expressif où l'espièglerie chasse rapidement les moments de sérieux, le corsage blanc soyeux où moussent quelques points de dentelle, la jupe écarlate dont les envolées laissent entrevoir la frange claire d'un jupon, les chaussures noires à petits talons aiguille qui affinent encore un peu plus ses jambes bronzées.

Frédéric s'attarde longuement à cette évocation qui le ravit, reconstitue cette merveilleuse soirée de la Sainte Lucie. Quand, vers huit heures et demie, il se lève et ouvre les persiennes métalliques, le brouillard commence à s'estomper, le blanc laiteux du ciel laisse présager une journée splendide.

Quelques cliquetis de vaisselle choquée, audibles à travers le plafond de la cuisine que surmonte sa chambre lui apprennent que ses parents sont levés et s'activent. Il saute dans ses habits, descend trois à trois le raide escalier :

- Bonjour maman, bonjour papa.

- Ah, Frédéric, je t'ai entendu te lever. Ne descend pas l'escalier aussi vite ! Un jour tu va te casser les reins. As-tu assez dormi ?

- Oui, j'ai très bien dormi. Il va faire beau, je crois !

- C'est qu'on va vers l'été : hier c'était la Sainte Lucie, répond son père.

- Tu plaisantes papa !

- A peine. A partir d'aujourd'hui les jours commencent à rallonger : "à la Sainte Luce, le jour croît d'un saut de puce !"

- Je ne crois pas que les jours rallongent, papa. Le jour le plus court, c'est au moment du solstice d'hiver, le 21 décembre, et nous ne sommes que le 13, enfin le 14 aujourd'hui.

- En réalité, les jours rallongent un peu le soir et continuent à diminuer le matin, tu peux vérifier sur le calendrier des postes.

Content de la diversion, Frédéric enchaîne :

- C'est étonnant ça, je vais regarder...

Tenace, sa mère relance le sujet qui lui tient à cœur ; l'inquisition commence.

- A quelle heure es-tu rentré ?

Son père, un instant complice tacite, hausse discrètement les épaules.

- Un peu après minuit, pourquoi ?

- Au moins ! J'ai entendu deux fois sonner les cloches de Notre-Dame.

- Je t'ai réveillée ? Pourtant j'ai fait attention...

- Je ne dormais pas. Et tu as encore fermé les portes de la cage d'escalier : l'air chaud de la cuisine ne peut plus monter !

- Je n'ai pas eu froid.

- Après ce que tu as eu, ce n'est pas prudent ! Tiens, voilà ton bol de café au lait, mets du beurre sur ta tartine. Il est bon, je l'ai acheté à une paysanne au marché. Tu as rencontré des instituteurs ?

- Il y en avait, oui.

- Tu as dansé ?

- Un peu.
- Avec qui ?
- Oh, j'ai retrouvé par hasard une copine de Laon.
- Ah bon. On la connaît ?
- Je ne crois pas. - Comment est-elle ?

Son père tente une nouvelle fois de l'aider :

- Laisse-le donc tranquille, Pauline !
- Non, c'est bon papa, je peux répondre. Elle est normale, brune, lycéenne et... et c'est tout. Bon, ce matin je dois aller à la bibliothèque municipale, j'ai besoin de documentation pour mon mémoire.
- C'est quoi ton mémoire ? Poursuit son père.
- Les défenses et les fortifications de la ville à travers les âges.
- Il n'y a pas de fortifications à Chauny.
- Oui, mais il y en a eu !

Content d'avoir dévié la conversation sur un terrain plus solide, Frédéric remercie mentalement son père de son aide complice.

Il finit de boire son bol de café au lait et s'installe à l'évier pour la toilette, rase avec un soin méticuleux une barbe qui n'a pas repoussé, brosse consciencieusement ses dents au bicarbonate, plaque au gel de coiffure quelques cheveux rétifs, éteint d'un doigt mouillé de salive une dartre qui avive son front.

Enfin satisfait de l'image que lui renvoie la vieille glace piquée, il remonte dans sa chambre, enfile un pull à col en V sur la chemise de la veille, prends veste, écharpe, et gants de peau, cadeau de Noël de l'an dernier et redescends en chantonnant un air du bal de la veille :

"Souviens-toi de ce tango des jours heureux..."

- Bon, je vais travailler. Je ne rentrerai pas avant midi et demie.
- Mais la bibliothèque ferme à midi !
- Oui, donc je serai là vers midi un quart, midi et demie. C'est pour éviter que vous m'attendiez.

Frédéric sort quelques feuilles de copie de son vieux cartable de cuir, vérifie le plein de son stylo puis, soulagé, sort par la venelle.

Il aime bien ce couloir en dédale, terrain de jeu de sa première enfance.

La brume du ciel s'est dissipée, le vent est nul et le soleil de cette toute fin d'automne montre encore un peu de vigueur. L'horloge de l'église lui indique qu'il est dix heures moins cinq minutes. Les cloches carillonnent à toute volée, annonçant la messe chantée.

Comme nombre de paroissiens, il se dirige vers l'église mais n'en franchit pas le portail latéral. A l'inverse de ce qu'il a dû faire tant de fois dans son enfance, il continue vers la rue principale, regarde de tous côtés, s'attarde à la devanture du libraire.

Un début d'inquiétude l'oblige à consulter sa montre : il n'est que dix heures. Il revient sur ses pas, entend les premiers accords de l'orgue à travers les vantaux de l'église, la messe commence.

Un début de prière informulée, relent de son éducation, remonte jusqu'à ses lèvres : "Mon Dieu faites pour qu'elle puisse..."

Dix heures cinq, toujours personne. "Elle n'a sûrement pas pu obtenir la

permission de sortir... D'ailleurs elle n'avait rien promis..."

Le soleil lui semble moins brillant maintenant, les briques des maisons plus ternes, les pavés du trottoir plus inégaux. Il se prend à tousser, nerveusement, avale sa salive avec difficulté : une boule vient de se former dans sa gorge qui le presse douloureusement.

Des pas précipités sonnent sur le pavé. Frédéric se retourne : c'est Elle !

Marie-Michèle finit en courant les quelques mètres qui les séparent encore.

Elle est venue ! Il a un arc en ciel dans le cœur. Elle se jette contre le garçon et lui tend ses lèvres sans fard.

Elle est merveilleuse de jeunesse et de fraîcheur dans un manteau beige à pieds de poule saumonés, avec son visage doré par le soleil du matin et ses yeux noisette qui brillent de bonheur. Frédéric n'aime pas se donner en spectacle, mais là, il oublie toutes les conventions, les hypocrisies, les a-priori dont on l'a abreuvé depuis sa naissance.

Il presse la jeune fille contre lui, étouffe à la source les mots d'excuse qu'elle veut formuler.

- On y va ?

- On y va. Je suis tellement heureux que tu aies pu te libérer, mais tu sais ça ne va pas être drôle pour toi, je vais devoir travailler.

- J'aime beaucoup les livres, je lis énormément. Je pourrai feuilleter pendant que tu compulseras ta documentation. Qu'est-ce que tu dois faire ?

- Dans trois mois, comme tous les normaliens en formation professionnelle, je dois présenter un mémoire. J'ai besoin de consulter des documents qui retracent l'évolution des défenses de la ville. Il existe un livre sur ce sujet mais malheureusement il s'agit d'un manuscrit original et je n'ai pas le droit de le sortir, il est enfermé dans une vitrine. Je peux juste le consulter sur place et prendre des notes.

- Si tu veux je peux t'aider, recopier les textes qui t'intéressent. J'écris vite et bien tu sais.

- Tu es la plus gentille ! Je veux bien. On empruntera un autre stylo à la bibliothécaire. Que fais-tu cet après-midi ? Tu peux sortir ?

- J'ai bien peur que non. Je vais voir mes grand-parents.

- Tu rentres au lycée de Laon ce soir ?

- Oui, il faut bien.

- A quelle heure ?

- Je prends l'express de six heures.

- C'est formidable, moi aussi.

Non loin de la gare, sous le pont de la Chaussée où ils viennent de se retrouver, Frédéric pose son bagage, profite de l'ombre complice pour serrer Marie-Michèle contre lui, mais elle ne lui tend pas les lèvres.

Étonné, Il cherche à imposer une volonté qu'elle refuse à nouveau.

Il met doucement les mains de chaque côté du visage de la jeune fille, l'éloigne de lui, capte un regard où perce l'anxiété. Il demande doucement :

- Pourquoi ?

Elle a une mimique d'excuse mais ne répond pas. Il réitère sa question :

- Pourquoi Marie-Michèle ?

- Tu as vu mes parents ?

- Hier ? Bien sûr ! Ils t'ont fait la morale ?

- Non, ce n'est pas cela. Simplement, le monsieur que tu as vu n'est que mon beau-père. C'est d'ailleurs à cause de cela que je suis interne à Laon. Mon vrai père est mort d'une maladie des poumons quand j'étais petite, voilà, c'est tout. Tu veux toujours m'embrasser ?

Pour toute réponse, il reprend sa tentative, réussit à imposer sa force, échange longuement son souffle avec la jeune fille. Elle ne s'oppose plus. Il perçoit une immense gratitude dans cet abandon.

Après l'élan spontané qu'en aucune façon il ne regrette vient la réflexion : pourquoi cette attitude de sa part maintenant, alors qu'hier soir et même ce matin... Scrupule où bien petit jeu pour le tester ? Peut-être aussi à-t-elle besoin d'une épaule amie, d'un grand frère en plus d'un amoureux... Que se passe-t-il en réalité dans cette jolie petite tête de femme-enfant ?

Dans le train qui les ramène à Laon, ils sont assis l'un près de l'autre sur la même inconfortable banquette.

Frédéric met le bras sur les épaules de la fille qui accepte spontanément la symbolique protection et se blottit contre le flanc du garçon. Ensemble ils regardent les lumières des maisons qui s'éloignent dans la magie de la nuit, communient dans un même silence complice.

Il sait qu'hier il a rencontré son destin. Au plus profond de lui-même il a compris que maintenant ses ambitions, son avenir, sa vie, c'est elle !

Une sensation diffuse dont il avait seulement soupçonné l'existence dans ses rêves d'adolescent vient de naître en lui, quelque chose vient de se transformer dans sa poitrine. Pourtant, en dépit de l'élan formidable qui le pousse, il ne lui a pas encore dit le moindre mot d'amour : les mots sont trop pauvres pour exprimer ce qu'il ressent.

Frédéric n'aime pas, ne veut pas galvauder ses sentiments. Les fadaïses ne sont pas de mise quand on est comme lui tellement épris d'absolu. Il ne veut pas avoir d'attitude équivoque, de geste déplacé, de comportement vulgaire. La vitre du compartiment lui renvoie l'image du visage de la jeune fille, le bruit rythmé des roues du train qui fonce vers leur avenir bat à l'unisson des pulsations de son cœur, il se fait intérieurement le serment de tout faire pour garder sa nouvelle amie, toujours.

Frédéric est le premier à rompre le silence :

- C'est ma dernière année à Laon, tu sais Marie-Michèle. Dans huit mois je serai nommé instituteur sur un poste vacant du département.

- Tu veux vraiment être instituteur ?

- Pour un fils de famille ouvrière, c'est plutôt bien non ?

- Tu ne peux pas faire mieux ?

- A vrai dire, j'y ai un peu pensé. Le professeur de français de l'école normale me conseille de continuer mes études et de passer une licence de lettres ; le prof de gym. me pousse vers le professorat d'éducation physique. J'hésite... Je vais peut-être tenter le concours d'entrée dans un CREPS, mais ça veut dire quatre ans d'études au minimum avant l'armée. Ça va être long tu sais.

- Oui, ça va être long. Mais moi aussi il faut que je fasse des études alors...

- Quel métier veux-tu faire ?

- D'abord passer mes deux bacs, bien sûr ! Ensuite, j'aimerais bien faire... comme toi !

Une onde de bonheur envahit le cœur de Frédéric. Dans ce propos banal en

apparence se dessine la perspective de toute une vie.

- Tu as l'air songeur, tu penses que je n'en suis pas capable ? Tu sais, je n'en ai pas l'air mais je suis sportive ! Je cours vite et je suis première de la classe en gym.

- Ce serait formidable !

"... pour nous deux..." L'inconscient de sa pensée vient de formuler intérieurement les mots qu'il n'a pas cherchés.

Il se rend compte que les dernières vingt-quatre heures qu'il vient de vivre ont été les plus riches et les plus heureuses de sa vie, qu'il n'aspire plus qu'à les prolonger, les renouveler, les multiplier. Pourtant l'inéluctable séparation approche, le convoi vient de donner un ultime coup de frein qui l'immobilise en gare de Laon.

Ensemble, lentement, main dans la main, ils montent les rampes qui mènent au plateau, marchent dans les rues sombres de la ville haute vers le quartier des écoles. Après l'église Saint-Martin, leurs routes doivent diverger.

Frédéric n'aime pas les adieux qui traînent, qui rendent encore plus dure la séparation. Un baiser d'au-revoir, un dernier regard qui va chercher dans les yeux de l'autre une promesse d'avenir, des doigts qui tardent un peu à se lâcher, puis arrive l'inéluctable solitude, l'absence, le vide.

Sur le chemin de son école, Frédéric s'interroge à nouveau, s'étonne de la vitesse à laquelle il s'est entiché d'une gamine qu'il avait peut-être déjà vue mais jamais vraiment remarquée auparavant. Elle a seize ans à peine et lui dix-neuf. Ils n'ont pas l'âge de vivre ensemble, il le sait, il a conscience que leur bonheur tout neuf devra se nourrir d'instantanéités dérobées au travail, à la vie de famille, aux loisirs d'hier mais c'est la règle du jeu, peut-il la refuser ?

Comment leur histoire va-t-elle évoluer ? Il ne gagnera pas sa vie avant un an d'ici et, aussitôt après, ce sera le service militaire, l'Algérie probablement...

Plus de deux ans dans le meilleur des cas !

Doit-il continuer ses études, faire des projets à long terme, quelle place peut-il accorder à Marie-Michèle dans sa nouvelle vie encore pleine d'incertitudes ?

Cette histoire toute neuve, il a terriblement envie qu'elle se prolonge, mais arrivera-t-elle un jour à sa conclusion logique ?

Que se passera-t-il, qu'advient-il d'eux dans un an, dans trois ans, dans dix ans ?

- *Qu'est-ce que tu écris, Michèle ?*

- *C'est pour le patron, Marie, il veut que je note toutes ses réactions.*

- *Tu as noté quoi ?*

- *Une nette amélioration : moins de fièvre, moins de contractions musculaires, visage plus détendu...*

- *C'est vrai qu'il a l'air plus calme. Tu crois qu'il peut guérir ?*

- *A ce stade de la maladie, on ne guérit plus. Tout ce qu'on peut espérer, c'est une sortie du coma avec une petite rémission...*

5. Projets d'avenir.

La décision de Frédéric est prise, il a choisi le sport.

Il va faire une demande d'autorisation de passer le concours d'entrée dans un CREPS.

Il a six mois pour se préparer, s'inscrire dans un club, s'entraîner.

Il sait ce qui l'attend, son prof de gym l'a averti : un premier concours très physique pour être admis, beaucoup de travail ensuite pour réussir en un an la première partie du professorat et entrer à l'ENSEP... s'il est dans les meilleurs ! Préparer ensuite en trois ans les deux diplômes de la seconde partie.

Frédéric fréquente assidûment le petit stade à côté de son école sur lequel il s'entraîne comme un forcené. De temps en temps passe la promenade du lycée de jeunes filles. Le regard de Marie-Michèle constitue pour lui le plus efficace des dopants.

Il ne sent pas de limites à son courage car, dans son portefeuille, une lettre de son amie ne le quitte jamais. Il en relit régulièrement une phrase qui l'enchanté et le remplit d'énergie :

"... si penser en tous lieux tout le temps à la même personne, si aspirer à la revoir dès qu'on la quitte, n'être bien qu'avec elle, vouloir ne faire qu'un avec elle c'est aimer quelqu'un, alors oui, Frédéric, je t'aime..."

La fin de l'année scolaire se passe au mieux pour Frédéric.

Pendant le temps de l'école, il échange avec elle un courrier par semaine, comprends ses états d'âme, lui communique les siens, s'étonne d'une maturité et d'une sensibilité qui n'a d'égale que son espièglerie.

Il la rejoint régulièrement à la gare les jours de grande sortie. Ces courts voyages en sa compagnie dans le train des étudiants constituent la première récompense de sa patience.

Il aime le contact du corps gracile de Marie-Michèle contre son flanc et le reflet du visage de son amie à côté du sien dans la vitre de la fenêtre pendant que le train file à toute allure dans la plaine picarde.

Ils se retrouvent le dimanche après-midi pour une marche sur les sentiers de halage du canal, un tour à bicyclette par les petites routes de campagne, une séance de cinéma quand le temps est moins clémente.

Cette situation lui suffit, la passion grandissante qui l'habite s'accompagne du respect de la jeune fille. Des promenades main dans la main, des baisers d'amoureux, une étreinte chaste suffisent à nourrir sa passion.

Il n'a cure des vantardises de ses copains de promotion racontant avec complaisance leurs bonnes fortunes, leurs premières expériences sexuelles.

Certes, comme les autres, la sève le travaille mais il n' imagine pas la découverte finale avec une autre que Marie-Michèle et... elle est bien trop jeune.

Pourtant, un dimanche de mai, ils se promènent ensemble dans les bois du Rond du Roy de la basse forêt de Coucy le Château, glanent le muguet porte-bonheur.

Loin des parents de Marie-Michèle qui les ont amenés, ils posent au sol leur cueillette, s'asseyent au pied d'un chêne dans l'herbe nouvelle qui écarte les

feuilles mortes du dernier automne.

L'air capiteux du printemps, le soleil qui joue dans les jeunes frondaisons, le fait d'être seul avec Marie-Michèle, Frédéric sent une douce chaleur monter en lui. Il caresse doucement le visage de son amie, glisse ses mains sur les épaules et sur les flancs de la jeune fille, remonte jusqu'aux seins menus, ose glisser une main fiévreuse sous le pull léger qui la vêt, cherche dans le dos une agrafe qu'il ne trouve pas.

Marie-Michèle éclate de rire mais ne l'aide en rien sinon par son tacite consentement. Alors il force le passage de ses doigts sous le tissu élastique, touche avec délice les petites pointes durcies, remonte le léger chandail, promène longuement ses lèvres avides sur la délicieuse jeune poitrine tendre et ferme.

Elle a posé les mains sur la tête du garçon et le maintient délicatement contre son cœur. Mais en dépit de l'envie qui le submerge, il résiste, il ne veut pas d'une commune initiation bâclée à la sauvette dans la crainte de voir surgir quelqu'un. Aujourd'hui, il n'ira pas plus loin dans l'aboutissement de sa passion. Il sait bien qu'un jour, inéluctablement, ils iront ensemble jusqu'au bout de leur désir mais il ne veut forcer aucune étape, l'amour physique les rattrapera quand ils seront prêts l'un et l'autre.

- Alors, vos observations, mademoiselle ?

- C'est incroyable, docteur. Il a l'air beaucoup mieux maintenant. La fièvre est maintenant tombée à 37°9, le pouls est à 80, la respiration est régulière et sa tension est remontée et stabilisée à 13. Vous pensez qu'on peut espérer une rémission ?

- C'est aller un peu vite en besogne, mademoiselle. Vous constatez simplement les effets du fortal sur son organisme, il n'y a qu'à continuer le traitement sans rien changer. Bien entendu, vous continuez à le suivre de très près.

- Bien, docteur.

6. Nuages noirs.

Conforté par l'avis de Marie-Michèle, Frédéric se donne les moyens de sa nouvelle ambition. Il a un nouveau but, il va tout faire pour y parvenir. Il parfait sa forme physique en disputant toutes les compétitions d'athlétisme de la région avec le club de sa ville.

Son corps entraîné est euphorique et sa polyvalence lui permet de s'aligner dans de nombreuses épreuves des trois disciplines athlétiques mais en raison de la proximité du concours d'entrée dans un CREPS il ne veut pas courir de risque. Il ne disputera sur le stade de la ville voisine que le lancement du poids et le triple-saut pour les couleurs de son club. Il excelle dans ces deux épreuves, il n'aura pas besoin de forcer son talent pour l'emporter et aura une semaine pour récupérer avant l'examen si important pour lui et pour l'image qu'il veut donner de lui à son amie.

C'est à la l'envolée du deuxième bond, lors du premier essai du concours de triple-saut que soudainement il s'écroule, la cuisse droite comme percée par une balle. Il comprend immédiatement qu'il vient de se faire la blessure tant redoutée des sportifs, la plus imprévisible et aussi la plus invalidante des blessures musculaires pour un athlète : le claquage.

Recroquevillé dans le sable du sautoir, pressant sa cuisse à pleine main, Frédéric grimaçant de souffrance voit s'envoler son rêve et son avenir.

Morose, il assiste depuis la tribune à la fin de la réunion, il a perdu les titres départementaux qu'il visait, ce qui n'est rien, mais probablement aussi l'avenir qu'il s'était promis, en grande partie pour plaire à son amie.

Il regagne en clopinant l'autocar du retour, répond à peine aux questions pleines de commisération de ses collègues athlètes compatissants.

Arrivé à la maison de ses parents, il a du mal à dissimuler sa douleur physique lors de l'ascension des quatre marches de pierre.

- Mon Dieu, Frédéric, que t'est-il arrivé ?

- Bonsoir maman. Ne t'inquiète pas, ce n'est pas grave, une simple élongation musculaire je pense. Papa n'est pas là ?

- Non, il est encore au jardin.

- Tu peux aller en haut dans ma chambre chercher le tube de "Dolpyc" qui se trouve dans ma valise ? Il faut que je me fasse un massage, que je me mette une bande.

- Tu ne veux pas qu'on aille chercher le docteur ?

- Non, je pense que ça va aller. Le plus ennuyeux, c'est que dans une semaine je passe le concours du CREPS...

- Si tu ne peux pas le passer, tu seras instituteur voilà tout. Et c'est peut-être mieux comme ça ! Ton sport ne peut te conduire qu'à l'accident. Tu sais que je n'ai jamais été pour !

- Mais maman, le sport n'est pas plus dangereux que le reste ! On peut se blesser n'importe où, quoique l'on fasse ! Et puis tu sais, comme je suis normalien, si je réussis, je serai boursier, mes études au CREPS seront gratuites, vous n'aurez rien à payer.

- Peut-être, mais je ne vis plus quand tu es sur un stade, tu n'as pas de limites, tu ne sais jamais t'arrêter, la preuve !

- Tu verras, ça ira mieux demain. Je vais aller m'allonger.

- Sans manger ?
- Je n'ai pas faim du tout ce soir. Je me rattraperai demain.
- *Docteur, Marie, l'aide soignante qui lui fait sa toilette m'a fait remarquer... Regardez ses jambes, la droite en particulier.*
- *Montrez-moi ça... Voyons... Oh en effet ! Peau violacée avec œdème généralisé à tout le membre.*
- *De quoi s'agit-il ?*
- *Dans un cas comme celui-ci, mademoiselle, on pense tout de suite à une phlébite. Vous aller lui faire immédiatement un bandage compressif sur tout le membre et une prise de sang pour analyse. Notez je vous prie : vitesse de sédimentation, numération globulaire, taux de prothrombine, nombre de plaquettes. Je veux les résultats le plus tôt possible dans la journée.*
- *Bien docteur.*

Frédéric se soigne activement, masse sa cuisse matin et soir en drainant la circulation comme le lui a appris son prof de gym. Il boit beaucoup d'eau du robinet pour aider son sang à éliminer toxines et déchets. La plaque bleuâtre qui est apparue à l'arrière de sa cuisse au lendemain de la blessure a rapidement viré au jaune et la douleur, quoique toujours présente, s'est beaucoup calmée.

Le vendredi qui suit l'accident, après une sérieuse application de pommade chauffante, il peut recommencer à trotter et à rouler en vélo sur le plat. Heureusement qu'il est droitier. Si le claquage avait concerné sa jambe d'appel, il aurait dû renoncer définitivement à sa nouvelle ambition professionnelle. Le concours a lieu à Reims et les épreuves durent deux jours.

La dissertation qui permet aux examinateurs d'évaluer leurs capacités intellectuelles ne pose aucun problème à Frédéric. Le sujet porte sur les bienfaits et les inconvénients du sport et la façon dont il le relie à la notion de bonheur. Fort de sa récente et douloureuse expérience, il rend un devoir remarquable de concision, d'adéquation, de vérité. Il en a conscience. Un peu d'espoir lui revient.

L'ordre des épreuves physiques dans son groupe de candidats commence de façon plutôt favorable pour lui : lancement du poids, son point fort en dépit d'une corpulence ordinaire, saut en hauteur qui sollicite essentiellement la jambe d'appel, sa jambe valide, et barres parallèles qui font appel à la puissance du haut du corps.

Frédéric est satisfait de ses prestations mais le plus dur reste à venir. Lors du cent mètres chronométré, il a beau tendre sa volonté, forcer sur ses jambes, rechercher longueur des foulées, la vitesse, le chronomètre est implacable, douze secondes et cinq dixièmes, il est bien loin de son record. De plus, la douleur est revenue dans sa jambe blessée, et il reste encore le quinze-cents mètres à disputer !

En dépit de sa fierté, d'une volonté exacerbée, de l'image de son amie qui ne le quitte pas et à qui il dédit sa souffrance, il finit à l'agonie, s'écroule sur la pelouse du stade après la ligne d'arrivée. Cinq minutes et vingt-deux secondes, la honte. Un des plus mauvais temps de tous les concurrents ! Certes, il n'a jamais été un champion dans les épreuves de résistance, mais là... Dans un concours où c'est le dernier demi-point qui fait la différence, il vient d'en

perdre sept ou huit.

Frédéric est effondré, au bord des larmes qu'il refoule car un garçon ne "chiale" pas. Il est épuisé, en nage, sa jambe le lance énormément et il doit encore parcourir à pied les deux kilomètres qui le séparent de la gare.

- Il a des suées, des gestes brusques, des périodes de pâleur et de rubéfaction faciale en même temps qu'une forte accélération respiratoire. Sa température est remontée à 40°. Il semble vraiment fatigué docteur.

- Vous avez le résultat des analyses ?

- Il vient de nous parvenir du labo, le voici.

- Aïe ! La numération leucocytaire est importante, il fallait s'y attendre mais aussi son taux de plaquettes est anormalement élevé. C'est bien ce que je craignais : phlébite ! Non primitive évidemment. C'est une des évolutions possible sinon prévisible de cette vacherie de maladie. Bon, on le place sous héparine si on veut éviter l'embolie définitive. Vous allez lui installer tout de suite une seconde perfusion avec doseur automatique.

- Je m'en occupe immédiatement.

Marie-Michèle est partie en vacances sur une plage de la Manche.

Pendant ce temps, sans l'aide du médecin qu'il déteste aller consulter, Frédéric tente de récupérer de la récurrence de son accident musculaire. Il évite soigneusement tout effort physique violent. Le second hématome apparu après les épreuves physiques du concours d'entrée au CREPS commence à se résorber sous l'effet des pommades qu'il s'auto-prescrit.

Il peut à nouveau monter sur sa bicyclette et, puisque son amie est loin de lui, il profite des vacances pour se livrer à un des ses passe-temps favoris : la pêche au brochet.

Il affectionne cette activité qui, si elle demande une certaine attention, laisse cependant l'esprit libre de vagabonder.

Les brins de ses deux cannes à pêche soigneusement liées au cadre de son vélo, musette de forte toile militaire en bandoulière, il se rend au bord de la Rivièrette, bras de l'Oise qu'il affectionne pour le calme et la sérénité qu'elle lui procure, même si cet endroit n'est pas réputé comme le plus poissonneux de la région.

L'eau, contenue en aval par la barrière d'un déversoir, serpente paresseusement dans un paysage de prairie. Réformée de la navigation moderne, une vieille péniche en bois agonise entre les massifs de nénuphars jaunes de la voie d'eau inutilisée, la barrant presque complètement.

Frédéric monte la première de ses cannes à pêche, jette quelques pincées d'amorce pour rassembler le fretin gourmand et affamé, pique délicatement un ver de vase au bout d'un minuscule hameçon et commence sa quête d'appâts vivants. Il varie les profondeurs de pêche en agissant sur le niveau du flotteur, anime l'appât par des retenues et des relâchés de la ligne.

Cette technique éprouvée associée aux vertus de son amorce "maison" porte rapidement ses fruits, une première ablette étourdie se laisse séduire par l'appât suivie bientôt dans le vivier de la bourriche par quelques goujons et rotengles tout aussi téméraires.

Laissant la petite ligne pêcher seule, Frédéric s'éloigne du bord de l'eau pour assembler avec un soin méticuleux les brins d'une seconde canne en solide

bambou noir.

Il a depuis longtemps élaboré une technique tout à fait personnelle pour capturer l'ogre des rivières, beaucoup moins sot et plus méfiant qu'on veut bien le laisser entendre dans les milieux halieutiques. Pas d'énorme flotteur multicolore, ni de fil tressé, ni d'empile d'acier terminé par un hameçon double zéro dans son matériel.

Il a taillé un flotteur dans le liège d'un bouchon de bouteille. Monté sur une ligne en fil de nylon invisible, équilibré à ras de l'eau par une olive profilée en plomb terni, celui-ci offre une résistance minimale aux efforts de navigation du pauvre vif et peut passer aux yeux d'un brochet tatillon pour un petit bout de bois dérivant.

Il n'attendra pas très longtemps l'attaque du carnassier attiré par la nage irrégulière de l'appât vivant. Le fil se tend brusquement pendant que le bouchon plonge dans les profondeurs glauques de la rivière.

Frédéric rend la main quelques secondes puis revient au contact en récupérant lentement le fil de la main gauche et ferre avec énergie. La résistance saccadée qu'il perçoit au bout de ligne lui apprend que le poisson est accroché. Ne pas le laisser s'enfiler sous les nénuphars, bien le maintenir vers le milieu de la rivière et le ramener rapidement vers la surface. Agir vite car les dents acérées du carnivore peuvent rapidement scier le nylon de la ligne. Un effort prolongé vers le haut de la forte canne de bambou noir et le poisson s'envole pour retomber sur la berge.

- *Tu ne places pas le doseur d'héparine à son bras gauche ?*

- *Non, j'installe la perfusion côté droit à cause des branchements électriques.*

- *Il a des tuyaux partout, le pauvre...*

- *C'est pour son bien, et puis dans son état d'inconscience... Donne-moi la seringue... merci, le trocart maintenant... bon sang, ça ne va pas être facile, c'est tout juste si on voit la veine... bon, allons-y...*

Frédéric pose au sol la canne tendue comme un arc par le poids de l'animal. Au moins trois livres estime-t-il.

Il se précipite vers la bête que ses sursauts désespérés rapprochent de la rive. Au moment où d'une main habituée il va plaquer à terre le dos marbré du poisson, d'une ultime secousse celui-ci réussit à se libérer de l'hameçon qui, fouetté par la tension de la ligne vient se planter violemment dans la chair de son avant-bras droit.

7. Preuves d'amour.

Frédéric est maintenant remis de ses blessures.

Il attend les résultats du concours d'entrée dans un CREPS avec une impatience grandissante. Il trompe le temps comme il peut, tente de garder la forme par de longues randonnées en vélo, en nageant dans le canal. Il opère des ravages dans les rangs des brochets de l'Oise. Son amie lui manque plus qu'il ne veut se l'avouer.

Au retour de Marie-Michèle, une semaine avant la fin du mois d'août, il sent son cœur se dilater en une immense joie intérieure. Elle est revenue toujours aussi mignonne, fraîche, spontanée, toujours aussi amoureuse. Elle aussi est impatiente.

- Tu l'auras quand, ton résultat ?

- Ça ne devrait plus tarder maintenant, on est le vingt-trois. En attendant, j'ai reçu mon affectation d'instituteur, je suis nommé à Saint-Gobain.

- Donc si tu n'es pas admis au CREPS, dans trois semaines tu seras instituteur.

- Oui, et dans trois mois je serai soldat. Tu reprends quand à Laon ?

- Je ne retournerai pas à Laon cette année. Il paraît que je suis assez "grande" pour cohabiter avec mon beau-père maintenant. Je suis inscrite au Lycée de Chauny en section philo.

- Ah...

- Ça ne te plaît pas ?

- Oh... si... Il n'y a pas de raison... Mais tu vois, Laon pour moi, c'est la source de notre merveilleuse histoire, alors j'aurai sûrement une petite nostalgie.

Pour la première fois Frédéric ne dit pas toute la vérité à son amie. Il sait bien qu'au contraire du lycée de jeunes filles de Laon, celui de Chauny est mixte et Marie-Michèle est si mignonne que tous les garçons vont être fous d'elle alors que lui sera loin...

- *A-t-il repris conscience ?*

- *Non docteur. Mais c'est étrange, il n'est plus simplement dans un coma réactif puisqu'il bouge de temps en temps mais il n'ouvre pas les yeux, il ne parle pas et n'a pas l'air d'entendre, pourtant j'ai l'impression d'un léger mieux dans son état. Il ne tousse plus du tout et sa température baisse un peu.*

- *Objective ! Soyez uniquement objective mademoiselle, oubliez les impressions. Sa jambe ?*

- *On vient de refaire le bandage compressif. L'œdème s'est un peu résorbé.*

- *Réagit-il à la douleur ?*

- *Il semble bien que oui. En dépit du fortal, il a légèrement tressailli lorsque j'ai installé la perfusion d'héparine. A l'observer, on dirait même qu'il exprime des émotions, mais c'est si fugace que c'est peut-être mon imagination.*

- *Encore une fois, contentez-vous d'énoncer des faits ! Les mouvements que vous avez observés constituent cependant un élément positif et encourageant. On diminue la codéine, on arrête l'oxygène mais on continue héparine et fortal : avec des dosages identiques. Ah, je veux de nouveaux résultats d'analyse sanguine dès que possible.*

- *Bien docteur.*

La lettre tant attendue, arrive le 28 Août.

- Il y a du courrier Frédéric ?

- Oui maman, une lettre pour moi !

Sur l'enveloppe de mauvais papier marron il peut lire "République Française, Académie de Lille, Jeunesse et sport". Son cœur accélère mais il se contrôle, s'efforce au calme. Il prend le temps de sortir un couteau pointu du tiroir du buffet, découpe l'enveloppe sans laisser deviner sa fébrilité. Il se prépare mentalement au pire. Respiration bloquée, il sort lentement les feuillets de papier.

Ses yeux accrochent immédiatement une ligne soulignée de rouge: "...vous êtes admis dans un CREPS..." Il ferme les yeux, expire lentement l'air de ses poumons, pense intensément à son amie. Comme elle va être contente, fière de lui ! Il a toujours eu besoin qu'on soit fier de lui.

- Tu as reçu de bonnes nouvelles ? S'enquiert sa mère qui s'active au fourneau.

- Oui, excellentes, je suis admis dans un CREPS !

- Ah...

- Attends, je relis. Oh la la, deux cent dix neuvième sur deux cent soixante deux admis, c'était tangent !

- Vous étiez tant que ça ?

- A Reims non, mais là tu vois c'est le résultat au niveau national. En réalité, on était plus de six cents à se présenter dans toute la France.

- Donc tu vas aller dans un CREPS !

- Oui, ils veulent que je fasse mes vœux immédiatement, il demandent une réponse par retour du courrier.

- Tu demandes le plus près d'ici, bien sûr ?

- Évidemment, je demande Reims en priorité. Il faut aussi que je prévienne l'École Normale à cause du poste de Saint-Gobain que je ne prendrai pas à la rentrée.

- Enfin, si tu penses vraiment que tout ça c'est meilleur pour toi...

Frédéric a annoncé la bonne nouvelle à Marie-Michèle. Elle s'est jetée contre lui avec passion, comme pour le remercier. Il oublie ses petites inquiétudes au sujet de leur avenir proche, décide une promenade à bicyclette. Il l'emmène vers l'endroit qu'il affectionne, au bord de la Rivièrelette, ce bras de l'Oise né de l'assèchement d'anciens marécages transformés en prairies.

Ils se sont allongés sur la berge herbeuse. L'eau d'émeraude sombre caresse les feuilles de nénuphars et de sagittaires qui bordent la rive. Les hirondelles chasseresses rasant la surface de la rivière trempant parfois le bout de leur ailes. La brise favorable a chassé les relents de chimie des usines proches et l'air est chargé des senteurs aphrodisiaques de l'armoise et de l'herbe froissée. Ils sont loin de tout, seuls au monde, un buisson les masque, personne ne peut les voir. Frédéric caresse longuement son amie qui vibre sous la pression de ses doigts. Il relève la jupe légère, effleure les cuisses dorées, plaque ses lèvres avides sur le ventre de la fille à travers le fin vêtement résiduel, recherche un coin de peau au dessus de l'élastique.

Marie-Michèle, la respiration forte et les yeux fermés, mains sur le dos de son ami accepte l'amour du garçon. Quand il tente de baisser le léger vêtement, elle l'aide de son mieux en soulevant son bassin juvénile

. Frédéric, le sang battant fortement à ses tempes, niche sa tête dans la douceur veloutée de Marie-Michèle. Il a du mal à se dévêtir tant est forte l'envie qui le tenaille.

Au moment de la communion finale, alors qu'il sent l'intimité de son amie contre lui, il hésite, s'arrête, recule.

Il s'assied près de la jeune fille, pose à nouveau ses lèvres sur le ventre offert, se rajuste aussi prestement que lui permettent les circonstances.

Il remonte délicatement le sous-vêtement de la jeune fille, avec des gestes tendres ponctués de caresses. Pendant un long moment ils se regardent sans rien dire. Il sait qu'elle a compris, sait qu'elle n'est pas déçue, n'éprouve pas le besoin de parler, d'expliquer. Après un long silence, c'est elle qui murmure :

- Frédéric, je pense qu'un jour, entre nous deux, fatalement ça arrivera. C'est pour cela que j'ai accepté maintenant, mais je suis heureuse que ça n'ai pas encore eu lieu. Je crois que je t'aime encore plus pour ce que tu n'as pas fait aujourd'hui, Frédéric.

8. L'eau de la rivière.

Les vacances se terminent. L'air vibre de la chaleur de septembre. En attendant la rentrée toute proche maintenant, Marie-Michèle et Frédéric sillonnent à bicyclette les petites routes et les chemins campagnards qui bien souvent les ramènent à la rivière. Pour eux, maintenant, les bords de l'Oise ont une histoire.

L'eau verte, calme et profonde méandre paresseusement à travers les pâturages d'herbe rase, caresse de sa surface tranquille les basses branches des aulnes riverains. Frédéric, le front et les bras luisants de transpiration, descend de bicyclette imité par son amie.

- Tu n'as pas trop chaud ?

- J'ai chaud.

- Tu n'as pas envie de te baigner ?

- N'est-ce pas un peu dangereux ?

- Non. Il y a du fond à cause de la retenue, mais pas de tourbillons.

- Tu y vas ?

Frédéric enlève short et chemisette, quitte ses chaussures de tennis sans prendre la peine de les délayer et plonge sans hésiter. Corps profilé, il se laisse glisser dans les sombres profondeurs, une traînée de bulles dénonce son passage. Juste avant d'émerger, il se tord sur lui-même, exécute un geste demi-tour et se retrouve face à son amie.

- Elle est bonne ?

- Plus fraîche que le canal mais délicieuse quand même ! Tu viens ?

La jeune fille ôte sa robe légère, apparaît simplement vêtue d'un maillot de bain deux pièces en vichy mauve et blanc.

- Vas-y, plonge, rejoins-moi !

- Non, je ne sais pas encore bien faire.

Elle se glisse dans l'eau, nage vers le milieu de la rivière. Elle est souple, déliée, tous ses mouvements sont gracieux, l'eau glisse sur ses épaules, nacrant sa peau dorée.

Frédéric lui laisse prendre de l'avance, la rattrape dans une gerbe d'éclaboussures, l'oblige à s'arrêter, plaque un baiser sur les lèvres mouillées. Il lui murmure à l'oreille avec espoir :

- Si tu veux, tu peux enlever le haut, il n'y a personne ici pour admirer tes... petits... complexes ! Sauf moi, ajoute-t-il à voix basse.

Elle ne répond pas mais fait une grande inspiration et disparaît dans les profondeurs. Après quelques secondes, elle ressort avec son sourire espiègle, brasse vers la rive, lance un bout de tissu mouillé sur l'herbe de la berge.

Quand elle repart en dos crawlé, l'émouvante poitrine menue s'anime dans le léger roulis de la nage. Frédéric sort de l'eau pour mieux admirer le gracieux spectacle.

- Tu ne nages plus ?

- Non, j'ai un peu froid, mais continue... Je guette pour te prévenir s'il vient quelqu'un.

- Hypocrite !

- Je ne suis pas hypocrite ; j'avoue que j'aime te voir, mais je ne veux pas partager.

Marie-Michèle, insensible à la température de l'eau, évolue longuement sous les yeux intéressés du garçon. Quand enfin, fatiguée de nager, emperlée de gouttes de rivière, elle sort et court vers son ami, il a l'émotion de voir vivre la jeune poitrine. Elle se réfugie dans les bras ouverts et presse ses petits seins mouillés contre le torse musclé du garçon.
Frédéric tressaille de bonheur.

- *A-il encore de la température mademoiselle ?*
- *Beaucoup moins docteur, trente huit à peu près.*
- *Il ne bouge toujours pas ? Je parle de mouvements coordonnés et non de contractions réflexes, bien sûr.*
- *Pas vraiment, mais c'est étrange, parfois il est humide de transpiration et à d'autres moments on dirait qu'il frissonne.*

9. Premier accroc.

Pendant l'année scolaire qui suit, dans l'ancienne usine désaffectée et réaménagée qui constitue l'infrastructure du CREPS de Reims, Frédéric travaille douze heures par jour.

Les programmes d'anatomie, de physiologie et de psychologie sont énormes, les fatigantes activités sportives s'enchaînent sans temps mort tout au long de la journée et, après l'étude du soir, sous le drap de son lit d'internat, il domine son épuisement et révise cours et règlements sportifs à la lumière de sa lampe de poche.

Il rentre chez lui une fois par mois, retrouve ses parents avec plaisir et son amie avec passion. Marie-Michèle lui parle de ses nouveaux camarades de classe, presque tous des garçons, dont certains sont très drôles et super sympas. Ils ont des idées géniales, organisent des randonnées, des surprises-parties, des cercles de discussion.

Elle ne tarit pas d'éloges sur un gars de sa classe, intelligent, spirituel, pas fayot du tout, collectionneur de boîtes d'allumettes et toujours plein d'idées originales.

Du poison entre dans l'âme de Frédéric. Il connaît l'individu qui fut dans la même classe que lui il y a six ans déjà. Il sait que ce garçon est tout à fait son contraire, désinvolte, chahuteur, insouciant comme beaucoup de jeunes qui, issus de familles aisées, peuvent se le permettre. Frédéric ne supporte pas l'admiration que semble lui porter Marie-Michèle.

Il commet sa première erreur.

- Dis donc, ton ami le génial collectionneur, il n'est pas si fort que ça, on était dans la même troisième, il a donc redoublé deux fois ce petit prodige !

- Pourquoi tu dis ça Frédéric ? C'est méchant et ça n'a vraiment rien à voir ! On peut avoir redoublé et être intelligent, c'est toi qui est bête. Il a eu une idée épatante de collection et j'ai commencé la même. Parce que l'idée ne vient pas de toi, tu penses tout de suite qu'elle est mauvaise.

Je trouve ta réaction vraiment décevante !

- Venez vite voir docteur, il bouge, il s'agite cette fois... Regardez son visage, il a l'air de souffrir.

- En effet. Vous allez augmenter la dose de sédatif dans la perfusion. Il ne faudrait pas qu'il se débranche accidentellement. Si néanmoins vous constatez une nouvelle crise, n'hésitez pas à pratiquer une intraveineuse, l'effet sera plus rapide.

L'année scolaire est finie.

Marie-Michèle, un peu moins brillamment que l'année précédente, a décroché la deuxième partie de son bac.

Content de ce résultat, Frédéric, admissible à la première partie du professorat d'éducation physique après les épreuves écrites d'anatomie et de physiologie, est allé à Paris pour l'oral et le physique avec une formidable envie de gagner. Les épreuves de cet examen-concours, ô combien important pour lui, dureront cinq jours.

Quand, compétitions terminées, épuisé, il descend du train du soir, elle est là

qui l'attend, mordillant nerveusement le coin d'un ongle. Elle se précipite à sa rencontre :

- Alors ?

- Alors ? Viens, marchons...

- Vite, dis-moi !

- Et bien j'ai... réussi la première partie du professorat.

- Ah, c'est bien, je suis contente pour toi.

- Et je suis admis à l'ENSEP !

- Ouiiii, oui oui oui. Oh que je suis heureuse, c'est formidable !

- D'autant plus que dès la rentrée, je vais être payé comme élève-professeur !

- C'est vraiment super ! C'était dur ?

- Fatigant, je suis vanné ! Je pourrai dormir vingt-quatre heures d'affilée. On se voit demain après-midi ?

- Mais je n'attends que cela Frédéric. J'aurai quelque chose de bien à t'apprendre moi aussi !

- Dis-moi tout de suite !

- Non non !

- Je t'en prie...

- Bon, je ne vais pas te faire languir, moi ! Je me suis décidée ! Je vais faire comme toi, le professorat de sport.

A partir de cette année, il n'y a plus de concours d'entrée, on peut être admis sur dossier directement dans une classe préparatoire. J'ai posé ma candidature et comme j'ai les meilleures notes de gym de la classe, je suis certaine que ça va marcher. Tu ne peux pas savoir comme je suis contente !

- Tu sais que c'est dur la première année, tu te sens assez forte ?

- Puisque tu l'as fait, je le ferai.

- Elle se situera où cette classe préparatoire ?

- Ce n'est pas encore officiel, mais pour l'académie, on parle du lycée de Tourcoing.

- Tourcoing, oui, ça peut aller, ce n'est pas encore trop loin. On en reparle demain après-midi ? Je t'emmène à la pêche au brochet dans la Rivièrelette !

- Je veux bien, à demain, repose-toi bien.

10. Un moment d'éternité.

Frédéric a maintenant intégré l'ENSEP.

Il supporte avec patience et désintérêt un nouveau bizutage : rien ne peut l'atteindre. Il pense sans cesse à son amie qui vit maintenant ce qu'il a supporté l'année précédente. Ils échangent deux lettres par semaine.

La dernière vient de lui apprendre le probable déménagement de la classe préparatoire de Tourcoing pour le CREPS d'Aix-en-Provence, à 700 km de Paris ! Ils ne pourront plus se voir, Frédéric est catastrophé.

Sous prétexte de travail, ils avertissent leurs familles qu'ils ne rentreront pas aux vacances de Toussaint et conviennent de se retrouver à Lille.

Mais Marie-Michèle n'a pas dix-sept ans et même si elle peut passer pour un peu plus âgée, jamais on ne voudra la croire majeure.

Frédéric se renseigne activement. Il finit par trouver un camarade de promotion lillois qui lui indique le bon système.

"Tu vas à l'hôtel de R... Sur la fiche de police, tu indiques que tu es un étudiant en stage et tu préviens le patron que, étant donné que tu as beaucoup de réunions le soir, tu rentreras très tard. Pour ne pas avoir à veiller, il te confiera un passe-partout pour la deuxième entrée. Comme ça, tu pourras amener ta copine sans qu'on la remarque."

Frédéric adopte l'idée et écrit sur le champ à son amie, lui fixe rendez-vous à la gare de Lille. A son grand soulagement, tout se passe comme prévu.

Ils ont tirés les rideaux, ils sont seuls dans la chambre anonyme, face à face, intimidés.

Il prend la jeune fille dans ses bras, la soulève, la pose délicatement sur le lit, s'allonge près d'elle.

Pour la première fois, ils sont ensemble sans témoin, sans l'inquiétude de voir arriver quelqu'un.

Ils sont dans une bulle, le monde extérieur n'existe plus, ne les concerne plus. Ils sont ensemble pour trois jours. Ils ont tout le temps, ils prennent tout leur temps pour se déshabiller mutuellement.

Elle est nue sur la courtépointe à motifs fleuris. De l'appréhension se devine dans les yeux de Marie-Michèle et dans son sourire un peu crispé. Un reste de bronzage dessine encore la forme de son maillot de bain et sa toison brune incroyablement fournie contraste avec la pâleur de la peau de son ventre. Frédéric tente de calmer son volcan intérieur, il caresse longuement la belle adolescente.

C'est elle qui se glisse sous lui, elle encore qui saisit délicatement sa virilité pour le mettre en place.

Il n'ose pas forcer, ne veut pas lui faire du mal, arrête sa pesée dès qu'un début de souffrance se lit sur le visage de la jeune fille.

A cet instant, Frédéric ne se soucie pas de son propre plaisir, il ne pense qu'à son amie et à la douleur qu'il va inéluctablement déclencher.

Quand la mise en place s'achève, Marie-Michèle pousse un petit cri qu'elle réprime aussitôt en se mordant la lèvre.

Frédéric doucement, lentement va au bout d'un intense plaisir qu'elle ne partage pas.

Dans le plus profond du cœur du garçon se mêlent la divine joie de posséder enfin celle qu'il considère comme la femme de sa vie, la gratitude pour le don inestimable qu'elle vient de lui faire et la navrance de n'avoir pas pu déclencher en elle le même plaisir. Il s'inquiète :

- Tu n'as pas été heureuse n'est-ce pas ?

- Tu sais, je pense que la première fois c'est normal. C'était bien pour toi ?

- J'ai plus de vingt ans tu vois, mais c'est la première fois que je fais l'amour à une fille, je voulais que ce soit avec la fille que j'aime.

Vingt ans, Il paraît que c'est tard pour un garçon. Tu as dû me trouver malhabile, mais tu vois, j'ai voulu t'attendre, découvrir la même chose que toi en même temps et j'ai bien fait.

Tu vas me trouver rétro, pas à la page, mais je tiens beaucoup à ma propre estime. Oui, j'ai été heureux, profondément, absolument heureux, mais autant dans mon cœur que dans mon corps. Aujourd'hui, tu es devenue ma femme et je ne l'oublierai jamais.

Marie, l'aide-soignante quitte rapidement la chambre six cent treize, court dans le couloir jusqu'à la salle de permanence des infirmières, saisit Michèle, la responsable par la main, l'entraîne à sa suite.

- Il est arrivé quelque chose ?

- Tu vas voir.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu me fais peur !

- Regarde !

- Qu'est-ce que tu veux me montrer, tout a l'air normal.

- Regarde mieux. Elle se penche à l'oreille de l'infirmière et lui dit à voix basse : " il est dans le cirage mais regarde le drap : ... il bande !"

11. Trop loin des yeux.

Faute d'installations vraiment adaptées, faute aussi d'enseignants spécialisés, la classe préparatoire de Marie-Michèle a déménagé, transférée au CREPS d'Aix en Provence.

Frédéric, satisfait pour son amie qui pourra travailler dans de meilleures conditions est catastrophé pour lui-même. L'avenir à court terme lui semble bien sombre.

Dans chacune de ses lettres, il exhorte Marie-Michèle à travailler car il sait bien que la réussite et leur bonheur à tous deux est à ce prix. Si elle échouait au concours d'entrée dans la même grande école d'éducation physique que lui et qu'elle soit obligée de continuer ses études à Aix, cela signifierait pour eux trois années supplémentaires d'éloignement.

L'éternité.

Lorsque, dans une lettre joyeuse, elle lui annonce qu'elle va participer au bal des étudiants d'Aix en Provence, il se prend à imaginer celle qu'il aime plus que tout au monde, toute fraîche avec sa jupe rouge et son chemisier blanc, dansant toute la nuit avec un garçon plus beau que lui, meilleur danseur, elle qui aime tant cela ; quelqu'un qui sait faire les compliments qu'aiment les filles, quelqu'un qui va essayer de l'embrasser, de la caresser ou plus peut-être.

C'est la pire des tortures que d'imaginer la fille qu'on aime dans les bras d'un autre.

Il entame alors le processus de sa seconde erreur. Il oublie la fatigue physique et la terrible pression qui pèsent quotidiennement sur les étudiants préparant ce concours ; il ne pense pas que, comme lui l'an dernier, elle a besoin d'évacuer, de couper, de trouver absolument des dérivatifs. Il oublie que danser est une de ses passions, il oublie qu'elle n'a que dix sept ans et qu'elle a besoin d'élargir son cercle vital.

Dans la réponse qu'il lui envoie immédiatement, il l'exhorte de ne pas aller à ce bal, trouve des arguments de sérieux, de travail, de concours à réussir absolument, de nécessité d'impasse zéro, de volonté et de force de caractère. Lorsqu'enfin ils se retrouvent aux vacances de Pâques, il s'enfonce dans son erreur.

Par ses questions pressantes et malgré la réticence qu'elle met à répondre, bribe à bribe, il lui arrache la vérité, une vérité qui lui fait mal.

Oui, elle est quand même allée à ce bal. Oui, elle a beaucoup dansé. Oui, toute la nuit. Oui, souvent avec le même garçon. Oui, il dansait bien mais elle le considère simplement comme un copain.

Frédéric est malheureux, il sait qu'il doit arrêter immédiatement son inquisition ridicule, dompter sa jalousie malade, la prendre dans ses bras, la faire rire, la reconquérir. Ne lui a-t-elle pas donné la plus merveilleuse preuve d'amour ?

Mais il s'enferme et continue son enquête imbécile qui lui distille de l'acide dans le cœur.

- Oui, il était beau. Oui il a cherché à l'embrasser mais cette jalousie est ridicule et elle estime mériter un minimum de confiance de sa part.

Ulcérée, Marie-Michèle l'a planté là. Frédéric ne posera pas les deux ultimes questions qui le rongent : a-t-il réussi à l'embrasser, a-t-il tenté de la caresser

ou plus encore ?

Entre eux, la brouille durera plusieurs jours.

Il a en lui une envie de meurtre. Il sait trop bien quelle est la raison qui pousse un garçon de vingt ans à rechercher la compagnie d'une fille ; il a trop en mémoire les discussions adolescentes de ses copains d'école normale se vantant de leurs rapides bonnes fortunes. Il est depuis longtemps persuadé que l'amitié simple et sans arrière-pensée ne peut pas exister entre deux jeunes de leur âge et de sexes différents.

Docteur, le malade de la chambre six cent treize m'inquiète. Il présente en plus de nombreuses séquences d'arythmie cardiaque. Que faut-il faire ?

- Nous arrivons au stade où la médecine ne peut plus grand-chose mademoiselle, sinon peut-être l'accompagner.

- Pourtant, il y a une heure, Marie, mon aide-soignante, m'a fait remarquer qu'il band... enfin qu'il avait une érection. C'est plutôt bon signe, non ?

- Phénomène purement réflexe, mademoiselle, ou dû peut-être à une compression du canal rachidien cervical... et dans ce cas...

12. Vent défavorable.

Plus de deux ans qu'il sont ensemble.

Frédéric est heureux. Ils viennent de traverser la France en scooter, de Chauny à Saint Jean de Luz.

C'est Marie-Michèle qui a suggéré leur inscription à un stage de voile et Frédéric a accepté avec empressement : ils seront ainsi une semaine supplémentaire l'un près de l'autre et c'est tout ce qu'il demande.

Assis face au soleil sur la petite herbe salée qui tapisse les interstices des rochers, Frédéric a mis le bras sur les épaules de son amie qui lui tient la taille. La mer amicale leur lance des éclats de lumière sur le corps et le visage. A leurs pieds, une vague toujours recommencée glisse entre deux cailloux émergents. L'eau monte et descend, s'insinue, caresse les pierres avec un bruit mouillé.

- Regarde Frédéric, entre ces deux rochers...

- La vague ?

- Oui, peux-tu me dire à quoi elle te fait penser ?

Frédéric se recueille un instant, se pénètre de l'ambiance.

- C'est très troublant tu vois, je pense à quelque chose de léger et de profond... de tendre et de fort... de pur et trouble à la fois... je pense à... Il se penche et murmure à l'oreille de la jeune fille, ... je pense à l'amour physique.

Le visage du garçon s'assombrit. Il ajoute, comme pour lui-même :

- J'aimerais tellement qu'on s'entende bien sur ce plan là aussi...

- Ça viendra tout seul Frédéric, ne te tracasse pas. Je suis bien avec toi, je suis heureuse. Je voudrais que cet instant dure toujours.

- Il durera aussi longtemps que tu le voudras, Marie-Michèle.

Le fort de Socoa qui abrite le stage de dériveurs domine fièrement l'ovale de la baie de Saint Jean de Luz...

Les dortoirs des stagiaires sont situés dans les pièces circulaires du donjon de Vauban : celui des garçons est au premier étage, les filles logent au-dessus.

Stage de voile oblige, tous dormiront dans des hamacs de marine fixés au pilier central et sur le mur des pièces circulaires. Frédéric ne ferme pas beaucoup l'œil pendant la première nuit, le hamac balance au moindre mouvement et dormir sur le dos est inhabituel pour lui.

Il occupe son esprit en pensant à son amie, juste au dessus de lui, tente de communiquer avec elle en pensée, cherche à lui transmettre les vibrations qu'il ressent quand il évoque son image.

Le stage cependant est intéressant. Après une initiation de deux jours à bord des baleinières du centre de voile, on leur affecte des 420, nouveaux dériveurs école qui remplacent avec bonheur les anciens "vauriens". Frédéric fait équipe avec son amie. Ils se relaient régulièrement à la barre et au foc. Bons élèves, ils dominent rapidement les rudiments de la manœuvre et sont vite capables de sillonner en tous sens les eaux fraîches de la rade.

Le quatrième jour, une régata entre les stagiaires est organisée. La brise est faible, les risées rares et le soleil très généreux. La première manche de la course se prolonge bien au delà de midi dans la chaleur accablante de juillet. En dépit d'un mauvais départ, une honorable troisième place récompense leur application. Cet après-midi ils vont montrer ce dont ils sont capables.

Altéré, déshydraté, Frédéric boit beaucoup d'eau lors du repas écourté. Hélas, le vent a encore faiblit, son souffle est devenu imperceptible. Le ciel est blanc de chaleur. Le petit dériveur oscille au gré de la houle résiduelle. Le petit bruit mouillé de l'eau qui clapote sous la coque du bateau commence à agir sur le subconscient de Frédéric, il commence à se tortiller sur son bouchin, croise les jambes pour contenir son envie d'uriner, force sa volonté dans un énorme effort de contention.

Bien sûr, le dériveur avançant lentement, il pourrait plonger et se soulager dans la mer complice, mais le chef de stage a interdit la baignade en cours de régates et il est là sur la jetée à lorgner avec ses jumelles. Impossible non plus de se dresser et de se soulager comme ça, ils sont dans le groupe de tête mais quelques autres "420" sont là autour d'eux dans un faible périmètre et puis il ne veut paraître ni vulgaire ni grossier aux yeux de Marie-Michèle.

L'envie qui le presse est si forte qu'elle lui donne presque la nausée. A bout de ressources, il avoue son petit drame intérieur à son amie, lui donne la barre saisit l'écope et va s'agenouiller à l'avant de l'embarcation. Marie-Michèle a le tact et la gentillesse de ne pas lui faire de remarque.

Au bord de l'explosion, il n'aurait pas tenu une minute de plus. Une intense sensation de bien-être physique et moral accompagne son soulagement.

- Cette incontinence était prévisible. Les reins sont atteints mais ils fonctionnent encore. Vous allez lui placer une sonde. Il ne faut pas qu'il reste dans l'humidité toute la nuit.

- Mais il est toujours inconscient docteur.

- Ce n'est pas une raison !

- Ce n'est pas ce que je voulais dire, docteur. Pensez-vous qu'il puisse reprendre conscience ?

- La progression de la maladie est exponentielle, les grandes fonctions sont atteintes les unes après les autres. Je suis très pessimiste.

Le hors-bord du chef de stage arrive à plein moteur vers la flottille, l'homme agite vivement un linge de droite et de gauche; il crie dans son porte de voix : "Au mouillage ou à la plage tout de suite, coup de brouillarta imminent, au mouillage ou à la plage tout de suite !"

Frédéric regarde le ciel qui est devenu laiteux ; vers le sud-est la montagne est couverte d'une chape grise, le vent est absolument nul.

Au moment où il adresse à Marie-Michèle une moue sceptique, une violente rafale de sud déséquilibre le dériveur. Il relâche instantanément l'écoute de grand-voile, rétablit de justesse l'instable l'embarcation.

- Frédéric, si on est pris au milieu de la baie par le coup de brouillarta, la consigne est de filer le plus vite possible s'échouer sur la plage de Saint-Jean.

- On y va ma belle, grand large toute !

Sur la plage, les dériveurs ont affalé leurs voiles. Le moniteur donne les consignes: "le vent est établi à force sept à peu près, il va tenir tout l'après-midi et toute la nuit sûrement. Pour l'instant il n'y a que du clapot mais dans une demi-heure on va avoir des grosses vagues, voire des déferlantes malgré la Sainte-Barbe. Il faut rentrer au mouillage rapidement ou faire le tour de la baie à pied ! Y en a-t-il qui veulent tenter la traversée contre le vent ? C'est

possible en prenant plusieurs tours de rouleau sur la bôme.

Frédéric regarde brièvement sa compagne qui acquiesce du regard.

- On veut bien essayer.

- Alors, c'est tout de suite ! Naviguez au "bon plein", ne cherchez pas le "près serré", vous n'avanceriez pas. Allez, embarquez ! Vous disposez d'un quart d'heure.

Marie-Michèle s'est remise au foc. Frédéric entre dans l'eau, pousse la petite embarcation, exécute un rétablissement, saisit l'écoute de grand voile et la barre. Le dériveur s'incline puis fonce dans le clapot. Les bords se succèdent rapidement tant est grande leur vitesse. Il n'a pas besoin de donner les ordres de manœuvre, Marie-Michèle sait l'instant précis ou elle doit filer sa voile et changer de côté. Ils se complètent admirablement bien.

Les embruns fouettent les corps et les visages mais l'excitation les empêchent de sentir la fraîcheur des éléments. Le mouillage arrive à grande vitesse.

Frédéric estime les trois longueurs nécessaires pour arriver pile à la bouée, se place vent de travers en relâchant légèrement son écoute de grand voile et donne un rapide coup de barre pour se placer face au vent. Le bateau court sur son erre, s'arrête à trois mètres du flotteur et commence à culer.

Frédéric peste et ne comprend pas, il a pourtant parfaitement exécuté les manœuvres qu'on leur a enseignées.

- Deux longueurs seulement par ce vent ! lui crie sa partenaire, parfaite équipière. Frédéric repart dans le clapot, tire un nouveau bord et recommence la manœuvre d'amarrage qui réussit parfaitement cette fois.

Sur le quai d'accostage une stagiaire les aborde :

- C'était vous là sur le "420" numéro seize ?

- Oui, pourquoi ?

- Et bien, vous êtes sûrs de réussir votre diplôme ! Le chef vous a regardé tout le temps et il était aux anges !

Frédéric claque des dents. Il a le corps transi mais il est heureux intérieurement. Il a compris que Marie-Michèle et lui se complètent parfaitement, qu'elle peut l'aider, le compléter, le suppléer.

Si seulement ils pouvaient trouver le même accord, la même communion dans leurs corps...

Il a envie de serrer la jeune fille dans ses bras, de l'embrasser mais comment faire ? Les autres sont là qui ne comprendraient pas.

- Marie, il faut changer immédiatement la literie du malade de la six cent treize. Il grelotte. Occupe-t-en pendant que je lui place une sonde.

13. La fin du rêve.

Marie-Michèle vient d'avoir dix-neuf ans. Frédéric en a vingt quatre. Un beau dimanche de printemps s'achève. Heureux, au volant de la Quatre-chevaux Renault qu'ils ont acheté en commun, Frédéric reconduit celle qu'il considère comme sa fiancée à la porte de son école.

Il gare la petite voiture non loin de la grille du portail. Il a bien remarqué que, depuis quelque temps, Marie-Michèle ronge ses ongles mais il met cette habitude sur le compte de la fatigue physique. Les études sportives sont épuisantes parfois.

Ils ne s'embrassent pas au moment de se quitter car ils ont depuis longtemps décidé de ne jamais manifester d'effusion près de leur école.

- Je viens te chercher à quelle heure samedi prochain ?

- Frédéric, il faut que je te dise, je ne veux pas que tu viennes me chercher samedi.

- Dimanche alors ?

- Ni samedi, ni dimanche.

- Tu as du travail, je comprends. La semaine suivante ? Je te téléphonerai.

- Ce n'est pas la peine de me téléphoner Frédéric.

- C'est toi qui m'appellera ?

- Non, je ne t'appellerai pas.

- Mais comment va-t-on faire pour se voir ?

- On ne se verra pas.

- Attends tu veux dire qu'on ne se verra pas la semaine prochaine ni celle d'après ?

- On ne se verra plus Frédéric.

- Marie-Michèle, tu ne veux pas dire que...

- Si Frédéric ! Nous deux, c'est fini.

- Mais pourquoi Marie-Michèle, pourquoi ? Tu ne m'aimes plus ? Dis-moi... On va s'expliquer calmement hein, on va trouver une solution...

- Il n'y a rien à expliquer Frédéric, il n'y a pas de solution, c'est comme ça.

Elle n'en dira pas plus.

Elle ne s'énerve pas, ne paraît pas fâchée.

Un vague sourire d'excuse crispé flotte sur le bas de son visage. Le garçon est pétrifié devant elle.

Un long silence s'installe.

Soudain la jeune fille tourne les talons, la silhouette magnifique s'éloigne, marche sans se retourner, entre dans le parc de l'école, disparaît derrière les arbres centenaires.

La foudre est tombée sur la tête de Frédéric.

Hébété il reste sur place.

Des larmes incontrôlables glissent sur ses joues.

Incapable de réfléchir, il répète "pourquoi... pourquoi... pourquoi... non, ce n'est pas possible..."

Comme un automate il retrouve la petite voiture, se laisse tomber sur le siège, appuie ses avant-bras sur le volant, cale son front sur ses mains. Il hurle: "noooooonnn..."

Quand, longtemps après, il relève la tête, son visage est dur, crispé, ses yeux

sont fixes, sa nuque est raide.

Machinalement il actionne le démarreur puis se fige à nouveau.

Soudain il emballe le moteur au maximum, tire violemment sur le levier de vitesse.

Le véhicule craque horriblement, bondit vers l'avant, dérape, zigzague entre les trottoirs.

Là-bas la rue tourne à angle droit. La voiture se précipite à fond de première vers le mur d'une propriété.

Dans un hôpital de la région lyonnaise, un samedi treize décembre, à 10 heures du soir :

A bout de souffrances, l'homme a ouvert des yeux qui n'accommodent plus.

Il s'est péniblement assis dans son lit de douleur, des larmes coulent sur son visage émacié.

Pourquoi... pourquoi... pourquoi... non, ce n'est pas possible.

Marie-Michèle ! Marie-Michèle, pourquoi m'as-tu quitté ?

Il enlève avec peine le pansement élastique qui maintient le trocart de sa perfusion, arrache l'aiguille de survie, ouvre un peu plus la plaie qui meurtrit la veine de son avant-bras.

Le sang écarlate coule sur le drap blanc.

- Marie-Michèle ?

- Marie-Michèle, c'est toi ? Tu es revenue ? Oh, tu as remis ta jupe rouge...

- Marie-Michèle, Marie-Michèle, enfin tu es revenue. Viens, viens ma belle, viens, allons danser !

Il la prend par la main, l'entraîne sur la piste, entame une valse maladroite.

La jupe rouge vole, vole, laisse entrevoir les jambes magnifiques sous les froufrous d'un jupon de dentelle blanche.

Il presse son amie dans ses bras, se dirige en valsant vers les lumières de l'orchestre tout là-bas, au fond du tunnel... La musique devient douce, charnelle, légère.

Il ne se sent plus malhabile, il tourne, tourne, ne fait plus qu'un avec la musique et son amie : Marie-Michèle est si belle et si légère dans ses bras.

La clarté qui illumine l'orchestre devient vive, intense, aveuglante...

Le cœur de l'homme se serre, se serre...

FIN

Daniel Déjardin

<http://www.contefleur.fr>